

Sur la piste du renard



Sur la piste du renard

« Toute ma vie, je me suis fait du souci pour la nature. Dans l'immédiat, j'avais peut-être raison, à long terme, j'ai sûrement tort. Nous avons plus besoin de la nature qu'elle n'a besoin de nous. Peut-être pouvons-nous lui infliger des dégâts irréparables comme exterminer quelques-unes de ces espèces sur la genèse desquelles nous n'avons que des hypothèses bien peu satisfaisantes. Dans la durée, elle aura le dernier mot ou plutôt celui qui ne sera jamais le dernier... »

Robert Hainard - *Images du Jura sauvage* - 1987



Table des matières

INTRODUCTION	5
HUIT PORTRAITS DE PASSIONNÉ·E·S DU RENARD	
« L'animal qui m'a le plus appris » Yves Fagniard	11
« Sauvages et indépendants, les renards de Bruxelles n'ont pas besoin de notre aide » Thomas Jean	19
« Le renard, à Bruxelles, n'a pas besoin de nous » Nadège Pineau et Willy Van de Velde	27
Caresser le renard dans toutes ses formes et toutes ses courbes Myriam Deru	37
Le renard, magnifique tremplin pour sensibiliser à l'environnement Christophe Rousseau et Dimitri Crickillon	45
Sous la loupe des scientifiques Vinciane Schockert et Zoé Drion	55
Rose et ses renards Rose Delhaye	65
Une passion animale Franco Limosani	71
LE RENARD SE BALADE AUSSI EN LITTÉRATURE JEUNESSE	79
LE MALICIEUX COQUIN DES CAMPAGNES	93
Le renard à travers la fiction et le documentaire	

Introduction

Après *Le cerf, une histoire de passion* en 2018 et de nombreuses rencontres avec des passionnés de l'animal sous un angle naturaliste, scientifique ou artistique, nous avons envie, dans le cadre de la collection Nature de PointCulture, de rééditer un projet dans le même esprit, sur une autre espèce emblématique de la faune sauvage de nos régions : le renard. Animal à propos duquel le capital sympathie auprès du public n'a cessé de croître ces dernières années, notamment depuis son apparition en ville ou grâce au travail des artistes animaliers et des récits de naturalistes. L'image du mangeur de poules semble avoir plutôt laissé la place à un animal élégant et astucieux auprès d'un large public !

À ce sujet, je ne résiste pas au plaisir de vous partager cette description subtile relatée par Bernard De Wetter dans son ouvrage *Confidences d'un coureur des bois* (éditions Safran - 2012) :

« Créature aux mille facettes, capable de s'adapter à d'innombrables situations, il a astucieusement appris à tirer profit du voisinage de l'homme. Merveilleux opportuniste plus encore que prédateur habile, il est parti à la conquête des campagnes puis s'est même tourné vers les villes, dans lesquelles on le trouve désormais un peu partout. Mais il n'en a pas oublié la forêt pour autant... Même si les zones

rurales plus ouvertes, riches en bocages et en lisières, sont celles qui recueillent les faveurs d'un grand nombre de renards, la silhouette du petit carnivore trottinant de sa démarche souple et légère, les pattes semblant rebondir sur le sol, est une apparition assez fréquente dans tous les massifs forestiers où j'aime semer mes propres pas. Aussi actif en hiver qu'en été, à l'aise la nuit et même en journée, le renard n'est ni trop grand pour être exagérément exigeant ni trop petit pour être dangereusement fragile. Un corps tout en longueur plus qu'en hauteur : à un bout, deux oreilles dressées au revers velouté et de grands yeux luisants à la pupille ovale dominant un museau effilé ; à l'autre bout, une grosse queue en panache terminée par un beau pinceau blanc. ... Le regard du renard a quelque chose d'unique, d'inimitable, de fascinant et de mystérieux, d'une intensité difficilement traduisible par de simples mots. Il est tour à tour expression de lucidité, de vivacité et d'astuce, aveu de soumission calculée parfois mais de défi insolent surtout, reflet d'une intelligence espiègle et d'une malice peut-être un rien sournoise, éclat de liberté indomptable, lueur de sagesse sereine... »

En 2021, je suis parti en quête d'une série de protagonistes que nous pourrions retrouver dans l'ouvrage *Sur la piste du renard*, avec Philippe Lamotte, écrivain-biographe et amateur de rencontres fortes, avec qui

j'avais réalisé le précédent ouvrage. J'ai pris de nombreux contacts avec des amis naturalistes, scientifiques, photographes ou vidéastes et nous avons identifié une série de personnes, connaisseurs et/ou passionnés de cet étonnant mammifère qui, sous différents angles, pourraient apporter des regards multiples sur celui-ci. Avec une envie forte : laisser une large place à la dimension culturelle et artistique et partir à la rencontre d'artistes animaliers ou de pouvoir disposer de certaines de leurs œuvres pour illustrer la publication. La liste des rencontres est bien entendu subjective et non exhaustive, elle illustre la volonté d'une variété de regards : artistique, éducatif, scientifique, militant... et de modes d'expression. Une fois de plus, ces conversations ont été passionnantes, tant en raison des nombreuses anecdotes et récits de terrain de chacun-e qu'à propos des découvertes et apprentissages qui en découlent.

Outre ces huit portraits, parfois déclinés en tandems, nous avons voulu étoffer la publication avec deux focus. Le premier concerne la place du renard dans la littérature Jeunesse illustrée. Cécile Jacquet, du Service de la lecture publique de la Fédération Wallonie-Bruxelles nous a aidé à identifier une série d'œuvres qui concernent le renard, notamment d'artistes belges. Michel Torrekens, de son côté, a parcouru tous les livres et rédigé un passionnant article qui revisite ces ouvrages avec un œil journalistique.

Le second focus concerne la perception du

renard à travers le cinéma documentaire et de fiction. Nous avons identifié, avec mes collègues Philippe Ferrière et Frédérique Müller, une série de films issus des collections de PointCulture. Sous la plume du cinéaste et journaliste Peter Anger, fin connaisseur du cinéma animalier et admirateur du goupil, vous découvrirez une analyse sur la façon dont le renard est (re)présenté et perçu à travers les œuvres cinématographiques et les époques.

Dans un ouvrage consacré à un mammifère, je ne pouvais par ailleurs pas passer à côté d'une citation de Robert Hainard. Personnage emblématique de l'observation de la faune sauvage de nos régions pour tous les naturalistes, son livre, dont la première édition date de 1949, basé sur l'observation directe et illustré par ses croquis pris sur le vif, reste une œuvre incontournable pour les passionnés de nature. Ses descriptions, uniques dans leur style, expressions d'un artiste et naturaliste de terrain, sont à la fois précises, poétiques et passionnantes. Ce livre m'a été offert par Pierre Hainard, fils de l'auteur, lors de notre rencontre en 2018 à Berneix (Suisse), dans l'atelier de son père, siège de la Fondation Hainard, à l'occasion d'un article sur l'artiste pour le premier numéro de la série *Le Cerf une histoire de passion*. Rencontre inoubliable avec Pierre et sa compagne, Marie-Madeleine dans l'atelier encore quasiment intact. Je remercie aussi chaleureusement la Fondation Hainard pour la mise à disposition des superbes gravures et croquis de l'artiste pour la

publication que vous tenez dans les mains et celle sur le cerf ! Une pensée toute particulière pour Pierre, décédé depuis, qui a tant œuvré pour perpétuer l'œuvre de son père, que je cite ici :

« On peut se demander pourtant si la réputation [du renard] ne tient pas beaucoup à sa physionomie. Ses yeux obliques, sa face ronde de chat, son museau aigu exprime admirablement la malice, tandis que le dessin descendant de l'arcade sourcilière, deux plis verticaux soucieux, à la racine du nez, lui donnent cet air pleurard sous lequel tant d'hypocrites dissimulent leurs réussites. Ajoutez à cela le trait relevé en un sourire sarcastique, de la commissure des lèvres bordée de noir, la tache noire descendant du larmier pour s'arrêter derrière la moustache et qui semble des pleurs mal séchés : vous avez là une magnifique figure du fourbe. Mais cette physionomie vaut-elle pour

les animaux ? L'expression de l'allure a plus de sens et celle du renard est remarquable par sa légèreté, sa souplesse, la circonspection qu'elle indique ». Robert Hainard dans *Mammifères sauvages d'Europe* (Ed. Delachaux & Niestlé – dernière édition - 2003)

Je remercie aussi tou-te-s les artistes qui ont contribué à l'illustration de cette publication dans les pages qui leur étaient consacrées ou dans les différents chapitres : la Fondation Hainard, Dominique Mertens, Dimitri Crickillion, Christophe Rousseau, Yves Fagniard, Myriam Deru, Rose Delhayé, Willy Van De Velde et Franco Limosani, dont vous retrouverez les liens vers le site web ou les réseaux sociaux dans les pages qui suivent.

Bruno Hilgers

Responsable du Service éducatif de PointCulture & de la collection Nature

Cette publication a été réalisée par le Service éducatif de PointCulture dans le cadre de sa collection Nature, dont vous trouverez la liste des publications et des films sur notre site (<https://www.pointculture.be/education/collections-thematiques/collection-nature-et-environnement>). Cette collection existe depuis près de vingt ans, grâce au soutien de la Région wallonne et, depuis cette législature, à la Ministre Céline Tellier, ayant la conservation de la nature dans ses compétences, qui nous a fait confiance pour mener à bien ce projet éditorial.



Les jeux se font de plus en plus animés, prises de mâchoires, lutte à deux, à trois ou tous en tas. Ils se rasent, bondissent, se surprennent, s'avancent à pas de loup, tout l'apprentissage du futur chasseur. C'est féroce et enfantin, sournois et exubérant. Ils se roulent, se dégagent, se poursuivent, bondissent verticalement, avec une légèreté admirable, un silence remarquable. On entend seulement le fol envol des feuilles mortes.



Robert Hainard dans *Mammifères sauvages d'Europe*
(Ed. Delachaux & Niestlé – dernière édition - 2003)

Huit portraits de passionné·e·s du renard



© Fondation Hainard



Yves Fagniard, aquarelliste

« L'animal qui m'a le plus appris »



Aquarelliste professionnel de renommée internationale, Yves Fagniard a observé plusieurs espèces de renards sous toutes les latitudes. Avec le Renard roux, il a développé un rapport particulièrement intimiste, teinté d'admiration et de respect. C'est qu'à force de le pister et de l'observer dans des campagnes inhospitalières, il a décelé chez lui une source d'inspiration susceptible d'améliorer les liens entre l'homme et la nature. Vaste programme...

Extérieurement, il est aisé de confondre Yves Fagniard avec le premier naturaliste venu. Bottines aux pieds, jumelles au cou et longue-vue à la main, il est de ceux que l'on croise régulièrement dans les campagnes, les sens en alerte sur la présence d'animaux ou de végétaux. Sauf que, si l'on pouvait ouvrir le sac du sexagénaire hennuyer, on verrait qu'il trimbale des ustensiles peu communs chez les traqueurs de biodiversité. Crayons, pinceaux, pigments d'aquarelle, blocs de dessin soigneusement sélectionnés... Tels sont les principaux outils de ce promeneur pas comme les autres, aquarelliste animalier depuis une trentaine

d'années et, devenu professionnel il y a dix ans, familier des contrées les plus reculées de l'Afrique ou de l'Arctique, sans oublier le Tibet, la Finlande, l'Islande, le Canada, le Costa Rica, le Mexique, etc.

Ah oui, il possède en réalité *deux* longues-vues : la grande, assez classique, et la petite, de poche et bien plus maniable. Car Yves est un fana du dessin pris sur le vif, en conditions réelles, loin du confort de son atelier d'où il observe les sauts d'écuireux dans les branches. « *Autrefois je prenais des photos sur le terrain et, ensuite, je travaillais les animaux et les ambiances chez moi. Aujourd'hui, cette manière de faire est*



devenue minoritaire. A force d'avoir fréquenté des naturalistes animaliers, je suis devenu un véritable drogué du terrain : chaque fois que je peux peindre in situ, je le fais, y compris la mise en couleurs ! J'emmagasine d'abord, sur le papier, un maximum de traits peu aboutis qui me permettent de fixer les attitudes de l'animal. Après un certain temps, je me retrouve avec une somme d'informations - sous la forme d'esquisses - qui me permettent d'aller plus loin dans le dessin même si l'animal est parti. Sur les esquisses les plus réussies, je repasse avec un trait foncé plus appuyé. Je passe alors

à la couleur, non seulement pour représenter l'animal lui-même mais aussi pour recréer sur place l'ambiance et le décor. Ces deux aspects sont fondamentaux : j'adore être en phase avec l'environnement dans lequel évoluent les animaux que j'observe. Je me sens comme invité chez eux, admis ». Avantage de l'aquarelle : un temps de séchage bien plus court que l'huile ou l'acrylique. Le reste, l'affinement des traits ou de la mise en couleurs, est parachevé dans son atelier vingt-quatre ou quarante-huit heures plus tard.

Des couleurs savamment dosées

Avec le chevreuil, le renard est l'animal de chez nous le plus souvent représenté par Yves depuis le début de sa carrière. *« C'est lui qui, de loin, m'a le plus appris. A part quand on la chance de l'observer dormir, il bouge sans cesse. Il a aussi des traits qui n'ont rien à voir avec ceux du chien ni du loup. Sa petite bosse sur le front est unique. Sa façon d'étendre sa queue si volumineuse, aussi. La plus grande difficulté, avec lui, est d'arriver à situer ses yeux à la bonne place par rapport au museau, à la gueule et aux oreilles. Il faut prendre le temps de l'observer et de comprendre comment il est « construit » : je commence souvent par la ligne du dos, qui me sert de repère. Je cherche le trait, en somme... Une fois que j'ai les proportions, c'est parti ! »* Une particularité de l'animal est sa façon de chasser. On dit qu'il « mulotte », bondissant sur les mulots et les campagnols d'une façon très particulière. *« Rien qu'à son regard et à sa façon de tourner la tête, je parviens maintenant, à la longue-vue, à anticiper le moment où il va s'y mettre. Capturer ce genre de moments, c'est magique... ».*

Réalisme oblige, ni l'orange ni le roux pur ne constituent les couleurs privilégiées pour mettre le canidé en couleur. *« Je commence par un fond d'ocre - un brun très clair - dans lequel je mélange différentes nuances de brun. J'ajoute ensuite l'Orange de Chine ou le Terre de Sienne brûlée, qui permettent d'apporter les nuances nécessaires à la grande variabilité individuelle des pelages. J'ai recours au noir*



pour les yeux, le bout de la queue et, si je le croque en gros plan (ce qui est rare, je préfère rester à distance), le contour des yeux. Certains renards sont franchement « charbonniers », c'est-à-dire qu'ils ont le bout du poil noir sur la plus grande partie du corps. Dans ce cas, une fois la peinture sèche, je lèche le papier au pinceau en ajoutant une nuance noire ou grise. »

Il faut des trésors de patience et de... ruse à Yves pour faire de telles observations dans ce coin du Hainaut peu éloigné de Mons. La raison est simple : dans cette région de champs et de plaines, la pression de chasse et de destruction du renard y est tellement forte que celui-ci fait preuve depuis des décennies d'une méfiance de Sioux. Les porteurs de carabine ne sont pas les seuls en cause : si, d'aventure, des promeneurs



« Dans ma région,
le renard n'a pas
droit de cité.
Quel dommage ! »

Yves Fagniard, aquarelliste. De l'esquisse jusqu'à la coloration finale : 80 % du travail réalisé au stade de l'offût, directement sur le terrain

s'approchent un peu trop d'un terrier (même involontairement), le goupil est capable de déménager anticipativement avant même d'avoir mis bas sa portée. Même en l'absence de tout danger immédiat, la simple odeur humaine peut mettre ses sens en alerte, si bien qu'observer des renardeaux, dans de telles campagnes, relève quasiment de l'impossible. « Pas loin d'ici, on lâche 3.000 faisans par an dans un bois d'à peine quelques

hectares. Pour nourrir ces « poulets forestiers », on leur distribue chaque année 80 tonnes de grains. Une véritable folie ! Or le renard est prédateur des gallinacés, notamment. Quant aux chasseurs, ils en veulent pour leur argent. Autant dire que l'animal n'est pas le bienvenu sur leur territoire de battue. Habitué à cette pression depuis des générations, l'animal a très bien intégré l'idée qu'il est perçu comme un intrus. Mais ses capacités d'adaptation sont impressionnantes : même si je sais pertinemment qu'il est mon voisin – il laisse ses empreintes ou abandonne ses excréments, et j'ai placé ici et là des caméras de repérage – je ne le croise quasiment jamais inopinément. Et rarement avant la tombée du jour ».

Partager les territoires

Si le Renard a tant appris à Yves, ce n'est pas seulement sur le plan technique, c'est aussi parce qu'il a contribué à changer son regard sur la cohabitation homme/animal. *« A trois reprises, un renard est venu chaparder mes poules. Une fois, il a même réussi à tuer toutes les pintades que j'avais patiemment élevées pendant des mois. Oui, j'ai pesté ! Et, dans ma tête, j'ai échafaudé un plan où je l'aurais capturé et transporté à des kilomètres d'ici. Mais j'ai réfléchi : j'avais laissé, à l'extérieur de l'enclos, un tas de bois qui lui a servi de tremplin. C'est lui qui avait été plus malin que moi ! J'ai donc préféré adapter l'enclos et ses abords pour mieux protéger ma volaille ».*

C'est peut-être cela, estime Yves, qui irrite tant pas mal de chasseurs : le renard démontre à l'homme que celui-ci n'a ni le monopole de l'intelligence, ni la faculté de faire subir tout et n'importe quoi à la nature. *« Ce qui dérange fondamentalement l'humain avec le renard, c'est qu'il n'a pas le pouvoir absolu sur lui. Même piégé, empoisonné et pourchassé de mille manières, le goupil reste victorieux ».* Il parvient à revenir et, toujours, à s'adapter - peut-être bien mieux que l'homme - à toutes les pressions. *« Le maître absolu, c'est lui, pas nous ! A peine a-t-il senti une menace humaine potentielle sur sa portée qu'il est capable de la déplacer tout entière à l'abri, s'émerveille l'aquarelliste. Il faut le voir arriver au sommet d'une colline et jauger*





la situation en balayant le terrain du regard... Parfois, j'ai eu la chance de croiser son regard. J'ai alors cette impression étrange que vous vivons ensemble. Il sait - peut-être - que je suis là et il tolère ma présence chez lui ! ».

Spolié à trois reprises, Yves a vite perdu toute colère au profit d'une philosophie de vie infiniment plus tranquille. « J'ai compris que le renard qui vivait près de mon jardin avait plus besoin que moi d'une poule de temps en temps. Ce qui, chez lui, est une question de survie est pour moi un simple luxe ou un pur

loisir. Exactement comme les cinq euros qui sont dans ma poche : je peux aisément les donner à un SDF sans me mettre en péril. Alors que pour lui c'est autrement plus précieux ! Oui, le renard nous rend plus intelligent de cœur... Les Thibétains ont très bien compris cela (NDLR : Yves Fagniard est, notamment, l'auteur de « Tibet, voyage au pays de la panthère des neiges ») : si la panthère des neiges leur ravit de temps en temps un yack, ils l'acceptent. Ce qui ne les empêche pas de protéger leur bétail. Le partage est inscrit au cœur de leur culture ».

« Se donner
le temps d'observer
un renard évoluer,
c'est magique ! »

Un besoin viscéral de sauvagerie

Yves n'a jamais pu se résoudre à dessiner les renards en ville, ceux qui détroussent les poubelles et s'y gavent de déchets humains en plein jour. « Loin de moi l'idée de mépriser ce genre de situation, dont la portée d'éducation et de sensibilisation est évidente auprès d'un public qui n'a pas l'occasion de fréquenter la campagne. Mais j'ai du mal à y trouver une certaine âme : celle que je cherche intensément dans mes contacts avec l'animal sauvage. Voir une famille de renardeaux évoluer dans la nature, c'est d'une intensité profonde et magique dont, je crois, nous avons tous besoin. Nous vivons tellement déconnectés de la nature ! Les premiers sons que nous imitons dans notre vie d'enfant ne sont-ils pas les « wouah wouah », les « coïn coïn » et autres meuglements de bovins ? Le sauvage est inscrit dans notre nature humaine. Quel dommage que les animaux autour de nous vivent dans le stress permanent, confinés dans des zones de quiétude bien trop rares ! A part au cœur des

forêts et dans quelques réserves naturelles, ils n'ont plus de véritable havre de paix ».

Foncièrement pessimiste, l'aquarelliste ? Pas si vite. Le monde change et, parfois, en bien. Il y a dix ou quinze ans encore, lorsqu'Yves tombait sur des terriers de renards et partageait ses découvertes auprès de ses amis agriculteurs ou de gardes forestiers, il les retrouvait parfois détruits quelques jours plus tard. « Je me retrouvais indirectement complice de leurs saccages... Gênant ! ». Or aujourd'hui, les regards changent. « J'explique partout autour de moi que le renard consomme chaque année des centaines de mulots. Qu'il joue un rôle important, à cet égard, dans la protection des cultures et des plantations, mais aussi contre la propagation de la maladie de Lyme. Lentement mais sûrement, ça percole dans les esprits. Même auprès des chasseurs. J'en connais quelques-uns qui, quand je découvre un terrier, me fichent la paix et n'exigent plus que je leur indique sa localisation. J'en connais même un ou deux qui acceptent de mettre leur fusil de côté et de saisir leurs jumelles pour se donner la peine de l'observer. Et là, il y a toujours un moment où on finit par me dire : « quel animal, tout de même ! ».

 www.facebook.com/yves.fagniard

 www.yvesfagniard.com







Thomas Jean, photographe
et vidéaste animalier urbain

« Sauvages et indépendants, les renards de Bruxelles n'ont pas besoin de notre aide »

Communicateur multimédia et vulgarisateur hors-pairs, Thomas Jean a fait de l'observation de la nature en ville une véritable passion. Non, Bruxelles n'est pas constituée uniquement de briques et de béton : la ville regorge d'îlots de verdure qui, si l'on prend la peine de les observer et de les respecter, recèlent une vie « sauvage » foisonnante. Parmi ceux-ci, des renards de plus en plus proches, voire familiers. Et, demain, domestiqués ?

À 18 ans, il ignorait jusqu'à l'existence du métier de cinéaste animalier. Vingt ans plus tard, ses images d'animaux en ville sont partout : d'Instagram à Facebook en passant par YouTube. Spécialisée dans la vidéo animalière, sa chaîne YouTube « La Minute sauvage », créée en 2017, frôle les 7 000 abonnés et est régulièrement suivie jusqu'en France, en Suisse, en Allemagne... Chargé de communication à la Ligue Royale Belge pour la Protection des Oiseaux, Thomas Jean donne également des conférences sur

la faune en ville, conseille les associations et les communes sur les aménagements en faveur de la nature et, fort de son expérience naturaliste urbaine, anime des chroniques nature à la RTBF radio et à Radio Campus. Vous avez dit « passionné » ? « *Amateur de nature, j'ai longtemps arpenté la campagne entre les Gorges du Verdon et Woluwe-St-Pierre où j'ai grandi. Il y a quelques années, j'ai découvert avec étonnement que beaucoup de Bruxellois ne pouvaient pas différencier un pic d'un merle. Et, plus largement, qu'ils*

ignoraient totalement l'existence, à deux pas de chez eux, d'un magnifique patrimoine biologique parfaitement sauvage. Qui sait qu'il est possible d'observer des martins-pêcheurs ou des hiboux à quelques kilomètres à peine de la Grand-Place? ».

Présent jusqu'au Parc Royal

Avec une population approximative de 2 500 à 3 000 individus à Bruxelles (une estimation qui remonte à 2015, et remise en question par Bruxelles-Environnement)¹, le renard est évidemment une espèce privilégiée par Thomas. Au point qu'il y a consacré

la couverture de son livre « Coexistences »² et la première capsule vidéo diffusée sur sa chaîne YT. Car le goupil à Bruxelles est partout, et pas seulement dans la couronne verte ou dans la Forêt de Soignes. Le moindre bosquet, le moindre talus plus ou moins tranquille abrite désormais son terrier de renard dans *toutes* les communes de la Région. Ses incursions alimentaires le mènent parfois jusqu'au Parc Royal, à la Place Anneessens, au parvis de Ste-Gudule, soit à deux pas du centre-ville. *« Cette abondance est essentiellement liée à deux facteurs. Primo, le fait que malgré une urbanisation croissante, Bruxelles reste une*



¹ <https://www.levif.be/actualite/environnement/trop-de-renards-a-bruxelles/article-normal-373703.html>

² Disponible via <https://www.laminutesauvage.be/shop/coexistence---le-livre/>



Thomas Jean, créateur de la chaîne YouTube « La Minute sauvage », consacrée à la nature en ville

ville globalement verte où quantité d'espaces n'ont pas été minéralisés ni coulés sous le béton. Secundo, l'abondance de nourriture aisément disponible puisque celle-ci est « distribuée » deux fois par semaine, sous la forme de sacs poubelles d'à peine trois millimètres d'épaisseur. Pour le renard (et pour quantité d'autres animaux sauvages : fouines, mouettes, corneilles, rats...), se servir dans cette manne inépuisable est un jeu d'enfant ».

Là où cela se corse, c'est lorsque ces deux facteurs interagissent étroitement. « Les déchets organiques étant de plus en plus nombreux sous la pression démographique, le renard n'a plus à fournir de grands efforts pour se nourrir. Il se déplace moins et se contente de territoires de plus en plus petits, occupant jusqu'à des îlots composés d'à peine deux ou trois jardins. Bref, on peut avoir l'impression qu'il pullule mais, en réalité, le développement de la ville l'a poussé à se rapprocher de nos activités habituelles et à se rendre plus familier ».

Il faut, bien sûr, compter avec un troisième facteur : sa protection intégrale à Bruxelles depuis 2012 (à l'inverse de la Wallonie et de la Flandre). Celle-ci explique pourquoi il délaisse de plus en plus ses mœurs nocturnes pour devenir un animal essentiellement diurne. Thomas tient toutefois à nuancer : « Bruxelles n'est pas pour autant un havre de paix pour le renard. Si son espérance de vie à la campagne atteint facilement dix ans, elle n'est que de trois ans et demi dans la capitale. Il est en effet régulièrement fauché par les voitures, les bus et les trams. Rien que sur le Boulevard du Souverain, je compte une dizaine de cadavres chaque année. Imaginez sur les artères plus vertes... ».

En contact quotidien avec les « gens » de Bruxelles

« Bonjour, les gens ! ». Chaque fois qu'il prépare une capsule vidéo, Thomas Jean



« Si l'on veut du bien
au renard, il vaut
nettement mieux
respecter son
caractère sauvage »

l'entame, face caméra, par cette harangue qui en dit long. C'est, en effet, via ce contact régulier avec « les gens » – les Bruxellois – que son travail se distingue de celui du vidéaste animalier à la campagne. « En ville, le naturaliste animalier n'est pas nécessairement cet individu qui tient à rester le plus discret possible et à l'abri des regards. Les gens

m'aperçoivent souvent en train de filmer et m'interpellent. Bien sûr, il arrive que cela ruine de longues heures d'affût ! Mais, le plus souvent, ils sont d'un précieux secours pour m'indiquer où se trouvent les animaux et comment les approcher au mieux. J'en connais qui, depuis leur cuisine, observent chaque printemps des renardeaux s'ébattre près de leur terrier et qui vont jusqu'à connaître leurs horaires de sortie : une source d'informations extraordinaire, multipliée par la souplesse des réseaux sociaux ! ». Cette proximité quotidienne avec les habitants de la ville présente un autre avantage : elle multiplie les occasions de changer le regard des habitants sur leur ville et, particulièrement, sur la vie sauvage qui l'anime.

« Un soir, à la fin d'une conférence, un jeune papa a expliqué devant l'assemblée qu'il avait empêché ses deux enfants de fréquenter leur jardin pendant les deux mois d'été. Motif : un renard passait régulièrement à quelques mètres d'eux, en plein jour, et il craignait pour leur sécurité. Quel dommage ! Et quelle erreur ! Aucune zone de police bruxelloise n'a relevé une attaque de renard sur l'homme ! La rage a disparu du territoire belge et l'échinococcose³ ne pose que des problèmes très ponctuels au sud de la Wallonie. Mais le plus regrettable dans la réaction de ce père de famille est ailleurs : nourri par une peur irrationnelle, il a perdu une occasion unique de sensibiliser ses enfants à la faune sauvage, en particulier à ce magnifique mammifère, plus petit et plus inoffensif que la plupart des chiens domestiques. A l'inverse, lorsqu'une famille de renard s'est installée derrière la crèche de ma fille, les puéricultrices ont eu une idée géniale : elles m'ont proposé d'approcher un des renardeaux endormis sous les regards de tous les enfants, en tenant ma fille par la main. Chacun a pu voir la douceur et le calme nécessaires pour approcher l'animal d'assez près, mais sans lui faire peur ni lui nuire. Ce jour-là, les enfants ont appris à différencier leur attitude selon qu'ils sont en présence d'un animal domestique ou d'un animal sauvage. Une belle opportunité pédagogique ! ».

³ L'échinococcose est une maladie humaine provoquée par l'ingestion accidentelle de larves de petits vers parasites du renard. Non traitée, elle peut donner lieu des problèmes hépatiques graves. Le parasite se transmet à l'homme par la voie féco-orale via la consommation de fruits, de légumes ou de champignons souillés par des excréments de renards ou de chiens infectés, ou encore par contact direct avec le pelage ou les déjections de ces animaux. Selon le site <https://www.infosante.be/>, une quinzaine de cas sont enregistrés chaque année en Belgique, essentiellement dans le sud-est du pays.

Le nourrissage, loisir à double tranchant

Parcs, jardins, friches, talus de chemin de fer, cimetières (les renards en sont friands) ... A force de fréquenter tous ces milieux artificiels relativement tranquilles, Thomas a développé une expertise concrète qui, bien souvent, permet de résoudre voire d'anticiper les problèmes de cohabitation difficile entre l'homme et le renard. Exemple type : le nourrissage volontaire du goupil. *« Je comprends très bien que les gens qui nourrissent les renards sont heureux de créer une relation intime avec eux. Mais il faut garder à l'esprit qu'on ne rend pas service à l'animal avec de tels comportements. En effet, au lieu de considérer l'être humain comme une menace, il va se rapprocher de lui dans l'espoir d'obtenir sa pitance. Et il n'hésitera pas, un jour, à entrer dans une cuisine pour se servir dans la gamelle du chat. Si on ajoute au nourrissage volontaire le problème des poubelles plastiques, cela donne de plus en plus de renards obèses à Bruxelles ! Favoriser leur dépendance accroît leur vulnérabilité. Sans compter que si vous les nourrissez, vos voisins, eux, n'ont peut-être pas envie d'une proximité aussi rapprochée... ».*

Sobres, techniquement impeccables et discrètement teintées d'humour pince sans rire, les capsules vidéo de Thomas s'adressent essentiellement au grand public mais refusent la sensiblerie. *« Le centre de mon travail consiste à déconstruire les idées fausses sur la nature en milieu urbain et la cohabitation homme/animal. Si l'on devait un*



« Le renard nous incite à (re)penser notre relation au vivant et à ne plus voir celui-ci comme notre stricte propriété »

jour tenter de limiter les populations de renard en ville en s'y prenant de la même façon qu'en Wallonie (où on le regarde encore comme un « nuisible » et où on tente de l'exterminer de toutes les manières possibles), on commettrait deux erreurs. Primo, on se priverait du luxe et du plaisir de vivre un contact symbiotique avec la faune sauvagine. Or ce contact est riche

d'enseignements. Un jour, j'ai été approché de tout près par des renardeaux dont j'ai croisé le regard pendant de longues secondes. J'ai senti la fragilité de ces petites boules de poils et, de là, ma responsabilité d'être humain par rapport à la nature et à la nécessité de la protéger. Secundo, ce serait parfaitement inefficace. En effet, si l'on tirait sur les renards, on favoriserait automatiquement la reproduction des survivants sur les territoires laissés vacants. Si on les déplaçait à la campagne, ils y mourraient ou auraient tôt fait de regagner des territoires urbains. Telle est la caractéristique du renard : il s'autorégule en fonction de la nourriture présente autour de lui. Stopper net le nourrissage volontaire serait bien plus efficace. De même que favoriser l'usage des poubelles en

dur, comme le pratiquent déjà une quantité croissante de communes bruxelloises ». Moins nourris, les renards seraient obligés de retrouver leurs mœurs habituelles : traquer des proies (vivantes ou mortes, car ils sont partiellement charognards) et, de ce fait, agrandir leurs territoires.

Basta, La Fontaine et consorts !

Rusé, le renard, voire machiavélique ? « *Il faut se garder des projections anthropomorphiques régulièrement ravivées par la littérature. Les Fables de la Fontaine ont laissé des traces profondes dans nos imaginaires. Au lieu de rusé, je dirais plutôt : capable de s'adapter avec souplesse à toutes les situations, surtout en ville. Ainsi, s'il est dérangé, il reconstruira rapidement un nouveau terrier un peu plus loin et carrément deux ou trois s'il le faut afin de brouiller les pistes ! Souvenons-nous que si le chasseur a longtemps été le héros des fables et des contes pour enfants, c'est parce que la cohabitation entre l'homme et l'animal était bien plus problématique à l'époque qu'aujourd'hui : un poulailler dévasté, c'était la survie de la famille qui était menacée ! L'homme, aujourd'hui, n'a plus besoin d'exercer une telle prédation* ».

Sur l'avenir du renard en ville et ailleurs, Thomas est optimiste... « *C'est fou d'observer à quel point sur Instagram une nouvelle génération d'adolescents de 14 ans, voire des enfants de 10 ou 12 ans, s'exprime avec justesse sur les relations entre l'homme et l'animal, sur le respect de la nature, etc. Alimenté par les problématiques sur le climat et la biodiversité, leur discours est extrêmement plus fouillé et nuancé que celui de leurs aînés. Peut-être sentent-ils, intuitivement, qu'ils ont la chance à Bruxelles et ailleurs de côtoyer l'une des merveilles d'adaptation du monde sauvage : le renard. Il ne tient qu'à eux – à nous tous – de s'en inspirer pour vivre en bonne intelligence avec le Vivant* ».



👉 www.laminutesauvage.be/

📘 www.facebook.com/laminutesauvage/

▶ www.youtube.com/c/LaMinuteSauvage

📷 <https://www.instagram.com/laminutesauvage/>



Nadège Pineau, soignante animalière
Willy Van de Velde, garde forestier



« Le renard, à Bruxelles, n'a pas besoin de nous »

Le pire ennemi du renard en ville est... l'homme. La raison principale n'est pas tant liée à la circulation automobile meurtrière ou aux actes de déprédation perpétrés sur ses terriers qu'à la pratique du nourrissage. Qui, même animée de bonnes intentions, promet le mammifère à des lendemains infernaux. Regards croisés avec la soignante Nadège Pineau et le garde forestier Willy Van de Velde.

Un recensement des renards en Région bruxelloise, en 2010, avait estimé leur population à 3 500 individus. À l'époque, l'animal fréquentait surtout les communes en contact direct avec la forêt de Soignes : Uccle, Watermael-Boitsfort, Auderghem, Woluwe Saint-Lambert, Woluwe Saint-Pierre. Les autres entités étaient encore vierges de sa présence, notamment toute la zone située à l'ouest du canal. Douze ans plus tard, ce chiffre n'a plus qu'une vague

valeur de référence historique et le goupil est partout dans la capitale, poussant ses incursions jusqu'à la gare du Midi, dans les zonings d'Anderlecht et à deux pas du centre-ville : autour de la place Madou, du Jardin botanique, des jardins du Palais royal, le long du canal, etc. Dans cette Ville-Région d'1,1 million d'habitants, la cohabitation du renard avec l'homme ne ressemble pas à un long fleuve tranquille. Si beaucoup d'habitants apprécient – voire



encouragent – sa présence, d'autres ne la considèrent pas d'un bon œil, et même, s'en inquiètent, malgré les nombreuses campagnes de sensibilisation visant à casser les idées reçues à son sujet. Ceux qui pâtiennent le plus du tissu urbain et de son inextricable réseau de liaisons terrestres (Ring, boulevards, avenues, voies de chemin de fer...) sont les renards eux-mêmes, dont certains aboutissent en triste état au Centre de soins pour la Faune sauvage géré par la LRBPO⁴, la seule structure de la Région habilitée pour l'accueil et la prise en charge de la faune indigène. En première

ligne pour les soins à apporter aux renards, sa responsable, Nadège Pineau, s'entretient ici, pour PointCulture, avec l'un de ceux qui connaissent le mieux l'animal en ville. Garde forestier au Département nature et forêt de Bruxelles Environnement, Willy Van de Velde pratique en effet avec ses collègues, depuis près de dix-neuf ans, l'art difficile de la médiation entre l'homme et l'animal sur le terrain bruxellois.

Y a-t-il surpopulation de renards à Bruxelles ?

Willy Van de Velde : Non, ni surpopulation, ni prolifération. Pour une raison toute simple : contrairement aux herbivores, les

⁴ Centre de soins pour la faune sauvage (LRBPO), rue de Veeweyde, 1070 Anderlecht. 02/521.28.50 – info@protectiondesoiseaux.be. Bruxelles Environnement (division biodiversité): 02/775.75.75

espèces carnivores comme les renards s'autorégulent en fonction de la nourriture disponible sur leur territoire de chasse. S'il y a de la nourriture pour – mettons... – 1 000 renards à Bruxelles, il y en aura 1 000 quoiqu'on fasse. La taille du territoire du renard dépend étroitement de la quantité de nourriture disponible. Il s'agit d'un animal opportuniste, cela veut dire qu'il peut se nourrir d'à peu près tout et qu'il va au plus simple. Il ne se mettra à chasser que s'il ne trouve pas de nourriture immobile à sa disposition. Or celle-ci est abondante à Bruxelles : deux fois par semaine, les habitants se débarrassent de leurs ordures ménagères dans des sacs plastiques qui, trop souvent, sont déjà déposés la veille sur les trottoirs (et je ne parle même pas, ici, des gens qui le nourrissent intentionnellement). Le renard n'a plus qu'à se servir ! Cette nourriture à profusion influence la taille de son territoire et la dynamique de population (reproduction, nombre de jeunes par portée, etc.) : si le territoire de cette espèce s'étend généralement sur 5 à 10 hectares voire davantage à la campagne, il peut à Bruxelles se limiter à un bout de parc ou à quelques jardins riches en nourriture : les poubelles, mais aussi les rats, les mulots, les vers de terre, les larves d'insectes... Sans oublier les charognes.

La grande quantité de nourriture à sa disposition est-elle le seul facteur à l'origine de sa bonne santé à Bruxelles... ?

Willy Van de Velde : Non. Le renard y bénéficie d'une protection intégrale depuis 2012. Si, par exemple, vous découvrez un terrier occupé dans votre jardin, vous ne pourrez le détruire qu'à deux conditions : bénéficier d'une dérogation officielle accordée par Bruxelles-Environnement après enquête (ces dérogations sont rares) *et* avoir attendu que les renardeaux aient quitté leur terrier. Par ailleurs, Bruxelles bénéficie globalement d'une structure territoriale très favorable à la biodiversité. Je pense bien sûr aux îlots de jardins et aux parcs publics, mais aussi – on les oublie souvent – aux espaces semi-naturels quasiment dénués d'activités humaines comme les voies ferrées ou les enclaves interdites d'accès dans les parcs (Josaphat, Wolvendael, etc.). Sa tranquillité y est totale. Enfin, la fin du gazage des terriers en Wallonie et en Flandre au début des années nonante (la rage est aujourd'hui totalement sous contrôle en Belgique) a favorisé son expansion depuis des communes limitrophes comme La Hulpe, Groenendael, Lembeek, etc.

Qu'est-il arrivé aux renards blessés accueillis ici, au centre de soins d'Anderlecht ?

Nadège Pineau : Avec l'augmentation du trafic automobile à Bruxelles, le nombre de renards renversés par les véhicules est à la hausse. C'est visible surtout en septembre, au moment où les renardeaux sont chassés par leur mère. Peu expérimentés et un peu



Nathalie Lemmens, vétérinaire au Centre de soin pour la faune sauvage

« fofous », ils ne prennent aucune précaution dans leurs déplacements. L'autre cause majeure de décès, tout aussi anthropique, est l'attaque par les chiens. Les renards se font régulièrement poursuivre par ceux-ci et, généralement très peureux, ils fuient à leur approche. Mais les chiens peuvent les rattraper et leur infliger des blessures très sévères rendant les tissus impossibles à recoudre. Lorsqu'elles sont envahies d'asticots (ce qui témoigne d'une attaque déjà ancienne), il est souvent trop tard pour intervenir. Quand les fractures ne sont pas trop graves, notre vétérinaire

bénévole peut procéder à une intervention chirurgicale dans une clinique équipée. Mais, dans les cas les plus difficiles, nous devons nous résoudre à les euthanasier. En 2021, nous avons accueilli 71 renards, un chiffre qui sous-estime sans doute fortement le nombre d'animaux réellement blessés à Bruxelles. Comme tous les animaux accueillis ici, nous parvenons à les sauver dans 60% des cas, après un séjour qui varie entre quarante-cinq et soixante jours.

La familiarité manifestée par le renard facilite-t-elle votre prise en charge ?

Nadège Pineau : Absolument pas. Totalement inoffensif pour l'homme, le renard n'en développe pas moins potentiellement une pression énorme dans ses mâchoires s'il se sent menacé par quelqu'un qui veut l'attraper. Nous disposons de techniques bien précises pour nous y prendre. Très stressé dès le début de sa captivité, le renard nous pose également des difficultés tout au long de sa convalescence. Notre leitmotiv, pendant la prise en charge, est de le maintenir sauvage à tout prix. D'abord, sur le plan symbolique : personne chez nous – ni nos bénévoles ni nos deux soigneuses professionnelles – n'est autorisé à donner un petit nom aux animaux : ce serait déjà une forme d'appropriation. Ensuite, nous ne caressons jamais nos animaux ni ne jouons avec eux. Nous ne leur parlons pas non plus : les habituer à la voix humaine serait leur

rendre un mauvais service puisqu'ils seront un jour rendus à la nature. Enfin, nous ne les manipulons qu'en cas de nécessité absolue : soins, changement de litière ou de local, etc. Le biberonnage des renardeaux est, à cet égard, une opération particulièrement délicate car les mammifères s'imprègnent rapidement des odeurs humaines. Bref, nous pratiquons une distanciation stricte, tant émotionnelle que physique.

Willy Van de Velde : Les relations hommes/renards forment un domaine délicat où il faut souligner deux choses. La première, c'est que cet animal, en dépit d'une protection intégrale par la réglementation bruxelloise, continue à être victime dans la Région de pièges à mâchoires, de collets, d'appâts empoisonnés, de destruction de terriers voire de tirs à l'arme à feu (22 long ou carabine) ! La seconde, c'est que la bienveillance excessive et le nourrissage volontaire du renard par certains habitants amènent à créer des situations totalement artificielles. Beaucoup de personnes lui offrent une écuelle remplie d'aliments qui lui sont spécifiquement destinés, et j'ai même rencontré des gens qui lui achètent du poulet à rôtir ! On « fabrique » ainsi des renards obèses (jusqu'à 10 kilos)⁵, c'est-à-dire en mauvaise santé, en oubliant qu'ils sont parfaitement capables de se nourrir seuls. Si, au contraire, on les forçait à se rabattre sur les mulots et, surtout, sur les rats, on rendrait service aux jardins et surtout à l'hygiène publique. Mais

l'autre effet insidieux du nourrissage, bien visible lorsque je suis amené à intervenir face à un animal blessé ou coincé quelque part, est qu'on l'accule à une sociabilisation excessive. Les gens me disent parfois que les renards « *sentent quand on leur veut du bien ou du mal* », qu'ils « *sont joyeux ou peureux* »,

« La seule façon de contrôler – voire réduire – les populations de renards à Bruxelles, c'est de couper le robinet alimentaire »

Willy Van de Velde

qu'ils « *sentent l'amour qu'on a pour eux* ». C'est faux : on est, ici, en pleine projection émotionnelle, en plein transfert affectif !

Nadège Pineau : Que l'émotion surgisse face à un animal blessé, c'est bien normal. Une certaine forme de projection est inévitable, surtout face aux petites boules de poils que sont des renardeaux. Mais nous accueillons souvent des renardeaux que les gens ont récupérés trop tôt, persuadés qu'ils avaient été abandonnés alors que leur mère était simplement en vadrouille pour nourrir sa progéniture. Neuf fois sur dix, ces animaux auraient dû être laissés à eux-mêmes. Même si elles sont bien intentionnées, ces réactions oublient fondamentalement que

⁵ Un renard en bonne santé pèse en moyenne 7 kilos et peut donner l'impression d'une certaine maigreur

« Un renard n'est pas, ne sera jamais et ne doit surtout pas devenir un animal domestique »

Nadège Pineau



le renard doit rester sauvage. Lorsque les gens nous appellent pour un renard dont la présence est simplement jugée intempes- tive dans leur flot de jardins, nous sommes obligés de leur dire que nous ne pouvons rien faire. Non seulement nous ne pouvons pas intervenir légalement dans ce genre de situation (ni les pompiers, ni Bruxelles- Environnement, ni personne), mais nous ne *voulons pas* le faire car il s'agirait d'une intrusion intempes- tive dans la gestion de la faune. En revanche, si le renard est blessé, nous sommes habilités à intervenir mais nous n'avons, pour ce faire, ni som- nifères à glisser dans la nourriture, ni flé- chettes anesthésiantes, ce qui rend la chose malaisée. Cela nous vaut parfois beaucoup

d'incompréhension, voire de l'hostilité ou des accusations selon lesquelles nous n'ai- merions pas les animaux : un comble !

Cette distanciation physique, verbale et émotionnelle ne vous place-t-elle pas en porte-à-faux avec les récits de « sauvetage » de renards qui circulent notamment sur Internet ?

Nadège Pineau : Oui, complètement. Des tas d'images de renardeaux blottis dans les bras de leurs prétendus sauveurs cir- culent sur les réseaux sociaux. Des gens qui estiment en avoir fait leur « meilleur ami » entretiennent ainsi un mythe qui a la dent

dure. Soigner des renards ne s'improvise pas et exige des réflexes et des infrastructures spécifiques. Les boissons que nous leur offrons, par exemple, exigent une vigilance toute particulière. Les nourrir avec du lait revient à les condamner à une diarrhée quasiment certaine, voire à la mort. Le lait de renarde présente en effet une composition très particulière en lactose, en lipides, en protéines, etc. Nous avons dû choisir des marques très spécifiques de lait pour chiots que nous avons d'abord dû étudier en détail et comparer à la littérature scientifique.

Willy Van de Velde : Le renard a longtemps souffert d'une image de « nuisible » alors qu'il est un précieux moyen de lutter contre la prolifération d'espèces nuisibles (rats, mulots), vectrices de maladies dont le risque de contraction est plus grand que la rage ou l'échinococcose. Je pense par exemple à la leptospirose, transmise par les rats, et à l'hantavirose, transmise par les campagnols. Ou encore à la maladie de Lyme. La bonne nouvelle, c'est que cette image de nuisible est en train de s'effilo-cher sérieusement, en tout cas en milieu urbain. Mais une mythologie inverse s'est développée, colportée par un film comme « Le Renard et l'enfant » de Luc Jacquet (2007), voire déjà par « Le Petit Prince » d'Antoine de Saint-Exupéry (1943) : celle d'un animal gentil, mignon, apprivoisable et sympathique. Ces images desservent le renard. Car, plus que rusé comme on le dit souvent, je dirais plutôt que cet animal est

d'une débrouillardise stupéfiante, capable de s'adapter à une multitude de situations voulues ou non par l'homme. De ce fait, il n'a pas besoin de nous. Fichons-lui la paix, il s'en portera d'autant mieux ! Un jour, lors d'une intervention, j'ai vu mon interlocutrice bondir de sa chaise parce qu'elle avait vu un renard passer devant sa fenêtre et voulait lui offrir un bout de son sandwich au jambon. Elle s'est mise à genoux et l'a appelé comme un chat. A éviter, vraiment !

En quoi consistent les cas de cohabitation les plus difficiles avec le renard ?

Willy Van de Velde : Les captures dans les poulaillers arrivent bien sûr au premier plan. C'est dommage car la fabrication d'un poulailler hermétique aux renards est un jeu d'enfant pour qui veut s'en donner les moyens⁶. Mais on lui reproche aussi l'odeur de ses excréments dans le jardin, sur la terrasse ou dans le bac à sable des enfants. Ou les dégâts provoqués par ses fouilles dans les parterres ou les terriers creusés dans les talus, etc. Ses cris peuvent impressionner si l'on est mal informé sur sa « dangerosité ». Le renard, par ailleurs, continue à faire peur, par exemple lorsqu'il s'introduit dans une cave ou une chambre à coucher dont la fenêtre est ouverte la nuit. Mais comment s'étonner de ce genre de scénario si l'on sait que certaines personnes, en le nourrissant,

⁶ Consulter, à ce sujet : <https://environnement.brussels/thematiques/espaces-verts-et-biodiversite/la-biodiversite/faune/mammiferes/le-renard>

font tout ce qu'il faut pour qu'il se produise ! Il n'y a qu'un seul moyen pour éviter cela : lui couper le robinet alimentaire.

Dans les cas extrêmes, ne peut-on pas les capturer pour les transférer en forêt ?

Willy Van de Velde : C'est une demande fréquente de la part des gens qui ne lui veulent pas de mal, mais qui ne souhaitent pas sa présence à leurs côtés. Ce serait totalement

vain. En effet, si je capture l'animal, je libère aussitôt un territoire urbain qui, à moyen terme, sera très vite occupé par les renards voisins vu l'interconnexion entre territoires très réduits. Le problème ne sera résolu que pour quelques semaines ou quelques mois maximum. De plus, si je déplace un renard urbain en forêt, il se retrouvera dans un territoire potentiellement occupé et défendu par un autre renard, ce qui créera une compétition alimentaire et territoriale avec des renards qui, eux, ont conservé l'habitude de chasser sur des territoires bien plus vastes qu'en ville et auront tôt fait de le bouter dehors. En outre, il y a peu d'endroits de la forêt de Soignes d'où il ne soit pas possible d'apercevoir les lumières de Bruxelles ou d'entendre le brouhaha urbain : le renard capturé en ville est malin, il aura vite trouvé le chemin du retour. C'est presque la garantie de se faire tuer sur le Ring ! C'est la raison pour laquelle, dans l'écrasante majorité des cas, les renards

blessés puis soignés au centre de revalidation sont relâchés dans la zone de leur capture initiale. Cela ne me vaut pas toujours la reconnaissance de ceux qui se plaignent de sa présence intempestive, mais on n'a pas le choix. Tant qu'on s'obstinera à le nourrir, volontairement ou pas, il faudra s'habituer à vivre avec ce voisin. Il faut accepter l'idée que l'homme ne pourra jamais dominer constamment toute la nature.

FICHE D'ACCUEIL

Date de dépôt : 15/2/22

Esèce : Renard (jeune 2021)

Cause d'accueil : Blessé

Découvert le : 15/2/22

Précision du lieu : Av P. Gilson

Déposant : SIAMU WSC

Plus amuse tout + sans patte de autres

SEMAINE DU 14/02 au 20/02

DÉVISE de la SEMAINE : En ouvrant un bon l'animal, tu surveilles Afin d'être sûr qu'il ne s'échappe pas

BONNES NOUVELLES : A renard 3 bords RELÂCHÉS ☺

Local bénéficiaires rangé et nettoyé → n'hésite pas à prendre une pause et à en profiter !

BÉNÉVOLES DU JOUR : Marion, Céline, Carine + Sophie, Corinne + Sébastien, Elise + Laurent-Fortin, Cécile

MISSIONS : (médicaments), ramassage, A-jour C2, 4021, pique

1810 14/20



Willy Van de Velde : « la surpopulation du renard à Bruxelles est scientifiquement impossible ».

Nadège Pineau : Il est très fréquent que les gens nous demandent de relâcher les mammifères « dans la nature » au lieu de la ville. Cette idée selon laquelle la nature serait un sanctuaire n'est pas fondée. Le taux de survie est souvent meilleur en ville qu'à la campagne. Au centre, nous n'avons qu'un seul but : que l'animal revalidé par nos soins y reste le moins longtemps possible. Dès qu'il est autonome, dehors ! Car quelle que soit notre attention, un animal qui passe par un centre tel que le nôtre n'aura jamais les mêmes chances qu'un animal qui a grandi dans son milieu en compagnie de

sa mère. C'est pourquoi les gens qui veulent du bien aux animaux doivent éviter de créer des attaches avec eux. Nouer de tels liens revient à les placer en situation de dépendance. C'est toute la différence entre l'animal domestique et l'animal sauvage. Le sauvage doit rester sauvage.

Willy Van de Velde anime un blog sur la forêt de Soignes

👉 sylvabrosella.blogspot.com

Il alimente aussi un album sur la faune bruxelloise

👉 photos.app.goo.gl/6k1znt38STcxcwy1

et sur les renards bruxellois en particulier

👉 photos.app.goo.gl/u8GTg9SQm98CzZQr2

There are bleak, bitter days
in the blast of winter.
The fox is cold
in her ice-fringed lair.
But down the old track
comes a digging and drilling.
Something is coming.
Fox, beware!



10

Cars race and roar
on the slick new surface.
Hurry now, fox.
You can't stay there!





Myriam Deru, illustratrice

Caresser le renard dans toutes ses formes et toutes ses courbes

Dans sa vie privée, les rencontres entre Myriam Deru et le renard ressemblent à un éternel chassé-croisé. Mais, dans ses activités professionnelles, l'animal ne semble plus avoir aucun secret pour elle. Il est vrai qu'on vient parfois la chercher de très loin pour ses talents d'illustratrice animalière. Installée à Rixensart, l'artiste ne tarit pas de commentaires sur un animal qui, plus que tout autre, se prête à merveille à l'incarnation des traits humains. Rencontre.

Un petit bureau en bois où trônent, disséminés dans un joyeux désordre, pinceaux, crayons de couleur, porte-mines, tubes d'acrylique, brosses à dents, gommes... A l'arrière, deux bibliothèques criblées d'ouvrages d'art et d'illustrations dont émergent des fardes de croquis prêtes à exploser. Aux murs, quelques dessins de lapins, abeilles et autres petits pandas stylisés, encadrés avec soin et discrètement éclairés par un abat-jour flanqué d'une théière fumante. Sur l'appui de fenêtre, Picasso, le chat de la maison, quitte son demi-sommeil ronronnant

et se met à slalomer dangereusement parmi les pinceaux, prenant soin (quelle éducation !) de ne pas poser les pattes sur une illustration en chantier. « *Dommage qu'il ne soit pas plus avare en poils perdus* », soupire la maîtresse des lieux, pleine de compréhension pour celui qui assiste d'une place privilégiée au processus créatif. Bienvenue dans l'atelier de Myriam Deru. L'illustratrice rixensartoise est l'auteure d'une trentaine de livres pour enfants édités dans les plus grandes maisons d'édition (Casterman, Milan, Nathan,



Myriam Deru, illustratrice, auteure belge d'une trentaine d'ouvrages pour enfants parus chez Milan, Casterman, Nathan, Gauthier, Languereau...

Gautier-Languereau...) et traduits dans une multitude de langues : du Japonais au Coréen en passant par l'Américain et le Portugais. Derrière la fenêtre, tout excitée par les boules de graines suspendues aux arbres, défile une nuée de mésanges tandis que notre hôte confie d'emblée sa chance d'habiter à côté d'une « autoroute à écureuils ». En voilà une belle revanche sur la vie ! Myriam, en effet, a grandi dans une famille où toute forme d'animalerie – à l'exception des poissons rouges – étaient bannie. « *Mon père, heureusement, a toujours fait confiance à ses sept enfants : si nous avions une passion, il fallait la suivre. Il n'a pas*

dû insister longtemps : Fan de Béatrix Potter (NDLR : célèbre illustratrice londonienne pour enfants du début du xx^e siècle), je me suis inscrite à St-Luc dans l'intention expresse de représenter des animaux et d'en faire ma carrière ! ».

Une commande venue d'Amérique

Un soir de l'an 2000, alors que sa notoriété n'est déjà plus à faire en Europe, Myriam reçoit un fax envoyé d'outre-Atlantique : un

éditeur américain lui commande les illustrations d'un livre grand format consacré aux aventures d'un renard et destiné aux écoles. « *Il avait repéré un livre animalier où, quatre ans plus tôt, j'avais représenté plus de 500 animaux dans leurs biotopes respectifs. Je m'étais appliquée à les rendre très réalistes. Manifestement, cette approche lui avait plu* ». Myriam se met à l'ouvrage. En tant qu'illustratrice, elle n'a pas le choix : elle doit se soumettre au scénario qu'on lui envoie. Ici, celui d'une renarde dérangée par la construction d'un nouveau quartier d'habitations et qui, finalement, grâce à la bienveillance de deux enfants, parvient à mettre bas deux renardeaux en tout tranquillité. « *Je l'ai représentée opportuniste. Ou plutôt : apte à rebondir malgré les contraintes, à se débrouiller malgré son mauvais sort. Jusqu'au « Happy End »...* » Myriam, à ce stade, n'a jamais vraiment pu observer des renards, sinon furtivement dans les phares de sa voiture. Mais l'animal ne lui est pas tout à fait inconnu : quelques années plus tôt, elle a déjà travaillé avec un vétérinaire brabançon passionné par la faune sauvage. Il l'a initiée en Ardenne à une éthologie peu connue du petit canidé : sa capacité, pendant la période de reproduction, à vivre en harmonie avec d'autres espèces plus fragiles que lui et qu'il s'abstient de croquer. « *Après avoir écouté ce vétérinaire pendant des heures, j'ai réalisé que le renard pouvait mettre bas sans trop s'intéresser à ses voisins directs. Je l'ai donc représenté dans une sorte de HLM, en voisinage pacifique avec des blaireaux et des lapins, etc. Selon mon ami*

« Dans un ouvrage américain, j'ai représenté le renard dans une sorte de HLM, en voisinage pacifique avec des blaireaux et des lapins »

vétérinaire, en effet, le renard n'attaque que les animaux installés à distance de son terrier. Il reconnaît ses voisins directs à leur odeur et il tolère leur présence, s'installant dans leurs terriers pour ne pas avoir à les creuser lui-même ».

Quand le crayon caresse...

Depuis ce livre, Myriam n'a cessé de glisser des renards dans ses histoires fictionnelles pour les enfants. Difficile à représenter, maître Goupil ? Après quarante ans de carrière, l'illustratrice est à l'aise autant dans les croquis de fiction que dans les représentations réalistes. « *Dessiner fréquemment des chiens peut aider. Mais le renard a la particularité d'être un animal doux. Je le caresse en permanence avec le crayon ou avec le doigt. Cette technique lui donne du volume. En suivant fidèlement toutes ses courbes, on imprime un certain mouvement. En revanche, pour lui donner de la présence et du caractère, il faut travailler son regard – l'éclat des yeux – mais aussi ses attitudes. Le renard se*

prête à merveille à la projection des sentiments humains. Il est d'une telle expression ! Et pas seulement pour incarner la ruse... Un jour, j'ai vu un documentaire consacré aux hôtes du cimetière du Père Lachaise, à Paris. J'ai été frappée par l'attitude tendre et maternelle des renardes envers leurs petits. Lorsqu'ils sortent de leur terrier, ils donnent l'impression d'être des enfants ».

Myriam a, elle, une âme d'enfant. Tendre et passionnée, rigolarde et rigolote, l'artiste feuillette quelques-uns de ses ouvrages et, s'improvisant conteuse, relis les histoires avec emphase en imitant la voix des protagonistes à poils et à plumes. Son premier

renard « live », elle ne le rencontre pourtant qu'un soir de 2015, à Londres, en rejoignant son hôtel voisin de l'Eglise Saint-Georges. « Tous les touristes présents ont été stupéfaits de croiser un renard si près du centre-ville. Il a filé illico, mais nous avons tout de même réussi à le photogaphier. Depuis lors, cet animal n'a cessé de me fasciner. Je ne parviens pas à comprendre pourquoi certains s'obstinent à le détruire par tous les moyens. Il est vrai que je n'ai pas de poules... ».

Une autre fois, en Corse, Myriam l'aperçoit en train de grimper les escaliers d'un logement de vacances et pointer son nez par la porte de la cuisine, à la grande frayeur de



l'occupante. « Installée au bord de la piscine, j'ai assisté à toute la scène jusqu'à la fuite finale : il s'agissait sans doute d'une femelle. Toute maigre, elle semblait apeurée, aux aguets, probablement occupée à chercher de la nourriture pour ses jeunes. Une véritable pitié ! Je l'ai nourrie avec des restes de repas, chose que je n'aurais jamais faite chez moi à Rixensart. Nourrir régulièrement un animal sauvage, c'est le rendre vulnérable. Je préfère conserver ce côté sauvage qui le rend beau et attachant ».

Des renards aux cris glaçants

Myriam a l'imagination débordante. Dès qu'un scénario lui est proposé, elle part se promener et laisse le décor l'influencer à chaque pas. « Une pierre, un talus, une fleur... : tout peut nourrir mes images mentales. Et... oui, c'est vrai : il m'arrive d'entendre la voix grave et menaçante du Vilain renard qui s'apprête à croquer le Pauvre petit lapin. Les scénarios de certains auteurs sont encore de cette nature, même s'ils se font plus rares qu'autrefois. Ce qui évolue également dans les demandes des éditeurs, c'est qu'ils veulent à tout prix des dessins vivants et dynamiques. Il ne s'agit plus tellement de montrer, mais de suggérer. L'ère du « tout vidéo » y est sans doute pour quelque chose : les enfants sont continuellement bombardés d'images ».

Cette imagination est la même qui, la nuit, lorsque sa fenêtre est ouverte et lorsque le renard du quartier se met à glapir bruyamment, fait imaginer à Myriam des scénarios atroces se dérouler au bas de sa maison.

« Il est capable de sortir des sons terrifiants, vraiment glaçants. Un soir, j'ai heureusement reconnu la voix - nettement plus douce - de renardeaux passant le long du mur avec leur mère. Je n'ai pas osé me pencher, j'aurais pu les effrayer. Dommage ! Je rêve d'observer un jour des renards tranquillement en pleine lumière ».

« Il m'arrive encore d'entendre la voix grave et menaçante du Vilain Renard qui s'apprête à croquer le Pauvre petit lapin... »

Renards et... brou de noix

Myriam n'est pas seulement en solo dans son atelier. Cinq fois par semaine, elle anime des cours de dessin au Centre d'Expression Créative (CEC) de Genappe. Le thème de la saison passée était « le territoire ». Une occasion unique d'inviter ses étudiantes à s'intéresser au Goupil et à sa progéniture à partir de photos. « J'adore leur proposer des méthodes nouvelles, que j'expérimente préalablement pour les maîtriser parfaitement. Tout est possible : on peut passer du monotype au dessin, du fusain à la gravure, etc. Ici, je leur



ai proposé d'utiliser une matière naturelle - le brou de noix - qu'elles ont déposée sur une feuille blanche. Ensuite, avec le pinceau et l'eau, elles ont retiré le brou pour laisser apparaître un renard aussi réaliste que possible. Pour le roux de son pelage, il suffit de bien doser les trois couleurs primaires : le bleu, le rouge et le jaune. En choisissant bien les proportions, on peut rendre toutes les nuances de la robe du renard, et cela tant en aquarelle qu'en acrylique ».

Pour cette grande première, le résultat des étudiantes est étonnant : gros plans sur le regard de l'animal, silhouettes de renards en plein « mulotage » (chasse au mulot par petits sauts successifs), jeux de renardeaux au sortir du terrier, rencontre poétique entre

un museau de goupil et un papillon, etc. « La plupart ont trouvé l'exercice difficile. C'était leur première confrontation avec l'animal. Mais moi, j'ai été impressionnée par leur talent : les œuvres ressemblent souvent à des sculptures. A la fin de l'exercice, elles semblaient toutes très heureuses, et... moi aussi ! C'est l'essentiel, non ? Elles sont fantastiques ».

 www.facebook.com/myriam.deru

 www.myriamderu.be/

 www.instagram.com/myriamderu/

« Un jour viendra, et plus tôt qu'on ne pense, où le degré de civilisation se mesurera non à l'emprise sur la nature, mais à la quantité et à la qualité, à l'étendue et à la sauvagerie de nature qu'elle laissera subsister. »

Robert Hainard, *Défense de l'image* - 1967



Christophe Rousseau,
directeur du CRIE* de Villers-la-Ville
Dimitri Crickillon,
directeur de La Petite école – Gentinnes



Le renard, magnifique tremplin pour sensibiliser à l'environnement

Dimitri Crickillon et Christophe Rousseau sont de vieux briscards de l'éducation à l'environnement. Le premier, instituteur et directeur d'école en Brabant wallon, a travaillé dans plusieurs associations habituées à organiser des stages d'observation de la nature. Photographe animalier et paysagiste, il connaît comme sa poche les anciens décanteurs de la sucrerie de Genappe transformés en réserve naturelle. Le second a été actif dès l'âge de treize ans à l'ASBL Jeunes et Nature qu'il n'a quittée qu'à l'âge de trente ans. Il n'a cessé de guider jeunes et moins jeunes dans les régions les plus riches de Wallonie et actuellement, dirige le Centre Régional d'Initiation à l'Environnement (CRIE) de Villers-la-Ville. Ensemble, ils évoquent pour PointCulture leurs plus belles rencontres de renards.

* CRIE = Centre Régional d'Initiation à l'Environnement)

Parmi vos épisodes passés sur le terrain avec le renard, quelles sont les moments les plus marquants ?

Christophe Rousseau : La toute première rencontre, assurément ! De celles qu'on n'oublie jamais dans une vie de naturaliste. Adolescent, à la réserve naturelle de l'Escaille à Gembloux, je suis tombé sur un renard qui m'a instantanément fait penser aux gravures de Robert Hainard, l'artiste animalier suisse qui a marqué le xx^e siècle. Tapi sous un roncier, cet animal m'a observé passer à deux mètres de lui avec un regard empreint de mystère qui restera gravé à jamais dans ma mémoire. Plus de trente ans plus tard, je pourrais encore situer l'endroit exact où il était dissimulé. Autre souvenir impérissable : il y a deux ans, j'ai aidé une amie à ranger ses ballots de foin. Alors que j'étais occupé à les charger sur le tracteur, un renard adulte a soudain surgi de je-ne-sais-où... Il m'a littéralement « accompagné » pendant plusieurs dizaines de mètres au fur et à mesure de la progression du tracteur. Manifestement, il ne se sentait pas en danger. Chaque fois qu'il faisait mine de s'en aller, j'attirais son attention en imitant le cri de la musaraigne et il revenait vers moi. Ce « jeu » a duré au moins une demi-heure. Je n'avais pas mon appareil photo, hélas...

Dimitri Crickillon : Ma toute première photo de renard est l'une de celles auxquelles je suis le plus attaché. Il y a au moins

trente ans, je me promenais en plein mois de juin dans la région de Libin, en Ardenne. J'avais fermement l'intention de photographier des renards car c'est l'époque où ils nourrissent les jeunes et ils se montrent plus facilement. Un fermier était occupé à faucher une prairie. A peine est-il parti avec son tracteur qu'un renard s'est pointé. Tout excité, j'ai déployé rapidement ma tente d'affût et, comme me l'avaient recommandé des naturalistes plus aguerris, je l'ai attiré à moi en imitant le cri de la musaraigne. Ça a fonctionné au-delà de toute espérance : il s'est approché de mon affût à moins de cinq mètres ! Mais, plus excité que jamais, j'ai commis une erreur de débutant en démontant trop vite mon doubleur de focale. Résultat : mon boîtier est tombé bruyamment et le renard a déguerpi. Bien plus récemment, peu avant l'arrivée de la Covid 19, j'étais en camionnette dans le Val d'Aoste, désespéré de ne pas apercevoir de renards alors que plein d'amis naturalistes m'avaient dit trouver là-bas des individus très familiers (la chasse y est bannie depuis un siècle). Un beau matin, surprise ! Un renard était campé dans la neige devant la portière du véhicule, comme s'il m'avait attendu toute la nuit ! Je l'ai photographié sous toutes les coutures. Au-delà de ces anecdotes, ce sont les rencontres avec des renardeaux qui, à mes yeux, restent les moments les plus émouvants. Combien de fois n'ai-je pas passé quatre ou cinq heures à proximité d'un terrier sans que rien ne s'y passe ? Chaque fois, une petite voix me



disait : « *attends encore un peu...* ». Et, parfois, j'ai vraiment bien fait ! Le moment où le premier renardeau pointe son museau hors du terrier est un moment de joie intense car, très souvent, il marque le début d'une longue séance de jeux et de bagarres entre les quatre ou cinq jeunes de la portée.

Pourquoi une telle fascination chez vous pour le renard alors que, chez d'autres, il déclenche une volonté de destruction, voire une haine viscérale ?

Christophe Rousseau : Sa capacité d'adaptation est sidérante. Il est toujours bien présent tant en ville qu'à la campagne alors que peu d'animaux ont subi dans le passé

autant d'efforts de destruction systématique. A l'époque où la rage sévissait, on a voulu l'exterminer purement et simplement. On l'a gazé, tiré, massacré par tous les moyens possibles – et ce n'est pas terminé. Aujourd'hui, il paie de surcroît un lourd

« On a tiré, gazé et massacré le renard par tous les moyens possibles, mais il est toujours là. Quelle intelligence ! Quelle capacité d'adaptation ! »

Christophe Rousseau



Christophe Rousseau et Dimitri Crickillon : deux pédagogues de la nature, sur le terrain depuis plus de trente ans, armés de jumelles et de boîtiers photographiques.

tribut à la gale et à la circulation routière (même si les cadavres de blaireaux le remplacent de plus en plus sur les routes, ce qui aurait été impensable il y a à peine vingt ans...). On aurait donc pu croire qu'il allait trouver refuge au fond des forêts wallonnes. Eh bien non, il est toujours là et se reproduit sans problème à proximité des activités humaines, y compris au cœur de Bruxelles ! Dans certaines circonstances, il va même jusqu'à se laisser approcher facilement par l'homme. Mais uniquement s'il le décide et quand il le décide ! Il m'est en effet arrivé plusieurs fois de le chercher vainement dans des carrières où je savais par divers indices qu'il était présent. C'est souvent au moment où je me décourageais qu'il finissait par se montrer, parfois à vingt ou trente mètres, sommeillant tranquillement sur un rocher tout en m'observant du coin de l'œil. Dans ce genre d'observations (elles durent parfois

plusieurs heures), j'ai souvent eu l'impression qu'il était le « boss » sur son territoire et qu'à ce titre il avait décrété que je n'étais plus un danger pour lui. Pur anthropomorphisme de ma part, évidemment ! Cela n'en reste pas moins de grands moments d'émotion. Enfin, autre sujet d'émerveillement, ou plutôt d'interrogation : qui aurait dit, il y a seulement trente ans, que certaines populations urbaines de renard allaient s'organiser en structures claniques un peu à la façon du loup comme on le voit aujourd'hui à Bruxelles ? Un magnifique sujet d'étude, assurément...

Dimitri Crickillon : Comme naturaliste, j'aime l'image de sauvagerie dégagée par le renard. Il faut le voir se déplacer dans une prairie de campagne au petit matin : il n'y a que lui pour adopter cette démarche fluide de maraudeur aux aguets, la truffe occupée en permanence à renifler à gauche et à droite. Un peu comme un Apache ou un Sioux sur sa piste. On sent qu'il est pleinement où il doit être : sur son territoire, à domicile, chez lui. Il est le maître des lieux. Mais, comme enseignant et éducateur à la nature, j'adore surtout son côté mystérieux. Il est là mais il se cache et ne se laisse découvrir que par ses fientes, son odeur ou son terrier. Cette manière de faire nous donne des opportunités fantastiques avec les enfants. J'aime leur dire « *Regardez ces indices : il est là mais on ne le voit pas. Lui nous a probablement vus ou sentis depuis longtemps. Il nous observe. Il a laissé des traces pour nous*



faire comprendre que nous sommes chez lui. Il attend de nous que nous respectons son territoire ». Et hop, la démarche de sensibilisation est enclenchée ! Si, en plus, on a la chance d'observer un renard de nos propres yeux, alors c'est pour eux le ravissement et la consécration suprêmes. Les enfants ont l'impression d'avoir trouvé un véritable trésor. Les adultes aussi, parfois...

Vous l'avez dit : le renard ne se « trouve » pas aussi facilement que certains oiseaux ou les cerfs en période de brême. Comment, dès lors, sensibiliser à un animal si discret, dont la découverte est si aléatoire ?

Dimitri Crickillon : J'ai eu la chance, au début de la période Covid, de vivre une expérience extraordinaire. Pendant un an,

« J'aime l'image de sauvagerie dégagée par le renard. Il n'y a que lui pour adopter cette démarche fluide de maraudeur aux aguets, la truffe occupée en permanence à renifler à gauche et à droite »

Dimitri Crickillon

j'ai pu mener une expérience de type « Ecole du dehors » avec un groupe d'une dizaine d'élèves en difficultés d'apprentissage à Grez-Doiceau. Contre toute attente, nous avons découvert la présence d'un terrier situé à trente mètres de l'école dans un petit parc semi-urbain. Ils en ont fait des sauts d'excitation sur leur chaise ! Ensuite, nous avons vu des crottes, des empreintes, des



traces de repas, etc. Deux caméras automatiques braquées sur le terrier nous ont fourni chaque semaine des images des animaux présents : renards, mais aussi blaireaux,

lapins et chats domestiques. Pas une seule fois sur l'année écoulée, les enfants n'ont vu réellement le renard, mais savoir qu'il était là, tout près de leur école, leur a donné un puissant sentiment d'appropriation affective : c'était *leur* renard ! Nous avons balisé ensemble des chemins d'accès au terrier, édicté des règles pour veiller à sa tranquillité. Quand des ouvriers débroussailliers sont arrivés sur place, les enfants ont connu un vif émoi : comment faire pour ne pas effrayer les animaux ? Leurs représentations initiales du renard étaient celles d'un voleur de poules. Après s'être documentés, ils ont vite compris que l'animal ne se limitait pas à cela : le renard mange *aussi* tout autre chose et, à ce titre, joue un rôle sanitaire important. Bref, mon approche était mixte, à la fois émotionnelle et intellectuelle. Mon rôle a consisté à mettre à leur disposition un dispositif pédagogique qui, progressivement, les a poussés à nouer un lien affectif avec l'animal et à poser des questions pour mieux le connaître. Et, bien sûr, à donner un nouveau sens à certains apprentissages scolaires plus classiques.

Suivre des renards avec des enfants pendant un an, même via des images indirectes, est évidemment une expérience exceptionnelle, voire inédite...

Christophe Rousseau : De fait, au CRIE, où les rencontres avec les enfants durent une journée ou une semaine tout au plus,

nous devons jouer avec une tout autre temporalité que dans l'expérience de Dimitri. Programmer une observation de renards en groupe relève quasiment de la mission impossible. Là où Dimitri a pu se permettre de laisser lentement remonter les représentations des enfants, nous devons être, nous, un peu plus directs dans la transmission d'informations sur les animaux. Le renard propage les maladies ? Non ! La rage est sous contrôle en Belgique et le renard est, au contraire, un net facteur limitant pour une série de pathogènes véhiculés par les mulots et les campagnols (maladie de Lyme). Dans ce sens, il est l'allié de tous, et particulièrement de l'agriculteur. Le renard croque les poules ? Oui, cela arrive bien évidemment mais il est facile de protéger son poulailleur. Il prédate les perdrix ? Oui, cela se produit également. Mais les perdrix les plus vulnérables sont celles qui passent leur temps à se déplacer dans une nature trop pauvre en aliments. Une perdrix repue est une perdrix tranquille, donc peu vulnérable au renard. Mieux vaut donc aménager les biotopes de nos régions pour qu'ils soient accueillants pour la faune en général et perdre cette idée de régulation par le piège ou le fusil. Un immense travail sur les équilibres « naturels » est à faire, c'est tout le sens de nos missions dans les CRIE.

Quels arguments privilégier dans ces tentatives de créer une autre image du renard ?

Christophe Rousseau : L'accroche émotionnelle est fondamentale. Récemment, en discutant des chevreuils avec un chasseur, j'ai évoqué ce qui m'émerveille le plus chez cet animal : ce moment du printemps où il se saisit délicatement des fleurs de sureau par le dessous et s'en délecte. J'ai qualifié ce genre d'observations de « magnifiques » et le chasseur a approuvé. J'ai senti que nous étions totalement en phase. Evidemment, avec le renard, c'est plus difficile... Si le naturaliste trouve le goupil souvent mythique, le chasseur lui voue, lui, une antipathie profonde, voire une haine viscérale. Mais cela bouge ! A Pont-à-Mousson, dans le Grand Est (France), les chasseurs ont accepté de stopper les campagnes de destruction des renards à la suite de l'expérience totalement inédite d'un photographe animalier qui, pendant quatre années consécutives, a suivi une renarde par le son et l'image. Comme, en plus, ce photographe s'est bien gardé de toute approche de type « caresse » ou « domestication », la dimension pédagogique a réellement fait mouche bien au-delà du petit cercle des naturalistes locaux. Merci aux réseaux sociaux, bien utiles en la matière ! Ailleurs en France, on voit des agriculteurs s'allier aux protecteurs de la nature pour réclamer aux chasseurs l'arrêt de la destruction du renard en raison de la surpopulation de campagnols. Au Grand-duché de Luxembourg, la chasse au renard est interdite depuis plusieurs années. Les populations n'y ont pas explosé pour autant. Et cela pour une raison bien connue : la



nourriture disponible sur un territoire donné est limitée.

Dimitri Crickillon : Via mes activités d'observation du cerf, j'ai des contacts réguliers avec des propriétaires forestiers. Dans les grands territoires où l'on chassait le renard, j'observe de plus en plus l'abandon de cette activité. Cette évolution doit beaucoup aux naturalistes et aux photographes natures. Combien de grands propriétaires ne me disent-ils pas : *« Après avoir vu tes images de renards, je n'ai plus envie de les tirer »*. Un processus un peu similaire à celui du cerf : *« Celui-là est trop beau, je le laisse vieillir... »*. Dans l'un des territoires où je photographie le plus la faune sauvage, le piégeage du renard au terrier vient d'être totalement abandonné : c'est une belle avancée.

Comment réagissent les passionnés de nature que vous êtes lorsqu'ils voient les renards

fouiller les poubelles bruxelloises ou, à l'autre bout du pays (par exemple en Hautes-Fagnes), exercer une prédation sur les nids d'oiseaux d'espèces rares, voire menacés de disparition ?

Dimitri Crickillon : J'ai un peu de mal avec ces images de renards ébroués de poubelles. Elles cassent, à mes yeux, l'idée de « sauvage » intimement collée à ces beaux mammifères. Le renard était réduit au voleur de poules, le voilà à présent figé dans une image d'éboueur urbain. Mais j'avoue que ma réaction est purement émotionnelle. Cela dit, si l'on prend un peu de recul, il reste tout à fait étonnant de trouver dans une ville comme Bruxelles une biodiversité bien plus riche qu'au cœur de la Hesbaye, par exemple, où les paysages sont profondément marqués par l'agriculture intensive. Intellectuellement, je trouve passionnant de tenter de comprendre pourquoi Bruxelles compte des espèces aussi variées et en bonne santé que le renard, le chevreuil, le faucon pèlerin, voire (depuis peu) le hibou grand-duc. Qu'avons-nous infligé à nos campagnes pour qu'elles se soient à ce point appauvries ? Quant à la question de la prédation du renard sur des espèces rares, elle exige une réponse systématique et globale. Si des espèces comme le tétras lyre, en cours de réintroduction dans les Hautes-Fagnes, sont menacées par le renard ou le sanglier, c'est en raison d'écosystèmes fragilisés et déséquilibrés. Les

tétras et les renards ont longtemps cohabité sans problème particulier. J'y vois un parallèle avec la prédation exercée par le renard, ici à Genappe, sur des espèces aquatiques rares et fragiles comme les mouettes, les grèbes ou les vanneaux huppés. Faut-il pour autant réguler le renard ? Non ! Il se nourrit en effet de bien autre chose que les oiseaux. Raison pour laquelle nous avons préféré installer des clôtures électriques dans l'eau, qui bloquent son accès aux îlots où se trouvent les nids d'oiseaux. C'est une forme d'aménagement des lieux qui ménage la chèvre et le chou sans intervention brutale.

Christophe Rousseau : J'ai un point de vue sensiblement différent, peut-être un peu plus extrême... Je trouve que le renard fouilleur de poubelles traduit à merveille l'aspect ingénieux de l'animal. Qui, quoiqu'il se passe dans son environnement, met en œuvre des stratégies nouvelles et adaptatives pour s'alimenter. Le renard est opportuniste et, dans ce sens, fait la preuve d'une intelligence extrême. « *La vie est plus facile ici ? Alors je m'y installe, je fais le beau et j'attends ma gamelle* » : c'est génial ! Quant à la prédation sur les espèces délicates nichant au sol, au nom de quoi pourrions-nous prétendre, nous les naturalistes, qu'une espèce est plus précieuse qu'une autre ? Comment refuser au chasseur son droit de destruction du renard alors que nous, pour des raisons certes différentes, nous nous l'accorderions pour protéger une des espèces les plus prestigieuses de l'avifaune comme l'est,

« *Si le naturaliste trouve le goupil souvent mythique, le chasseur lui voue, lui, une antipathie profonde, voire une haine viscérale. Mais c'est en train de changer... !* »

Christophe Rousseau

par exemple, le tétras ? Défendre ce type de position me semble hautement aventureux : où s'arrêtera l'engrenage ? Si on régule les populations de renard, on sait parfaitement que l'année suivante, les populations périphériques se reproduiront mieux et fourniront rapidement de nouveaux individus. Ce phénomène biologique est archi-connu et documenté. Je préfère nettement qu'on mette l'argent disponible dans des aménagements de biotopes et des dispositifs de protection de type clôtures adaptées, bien plus efficaces. De toute façon, nous avons déjà tellement déséquilibré maints biotopes en Belgique que, quoiqu'il arrive, nous sommes tenus de vivre avec des espèces qui proliféreront et d'autres qui disparaîtront.

Christophe Rousseau [CRIE]

 www.facebook.com/crievillers/

 www.crievillers.be/

Dimitri Crickillon

 www.instagram.com/dimitricrickillon/?hl=fr



Vinciane Schockert, biologiste (experte mammifère au SPW-DEMNA)

Zoé Drion, bioingénieure



Sous la loupe des scientifiques

La première, biologiste, est experte en mammifères au Département de l'Étude du milieu naturel et agricole (DEMNA) du Service Public de la Wallonie. Campagnols, martres, hermines, putois, renards, chats forestiers, loups... : des plus petites et discrètes aux plus grandes et prestigieuses, ces espèces forment son quotidien professionnel depuis près de vingt ans et, petit à petit, lui révèlent certains de leurs secrets. La seconde, pour son travail de fin d'études à Agro Bio Tech Gembloux - U-Liège, a arpenté en tous sens la réserve naturelle des Hautes Fagnes, pendant cinq mois, pour y installer et relever une trentaine de pièges photographiques. Objectif : saisir au plus près la présence du canidé dans ce territoire exceptionnel et tenter de comprendre son impact sur l'un des oiseaux les plus menacés de Belgique : l'emblématique coq de bruyère (tétras lyre), symbole du plateau fagnard. Rencontre avec Vinciane Schockert et Zoé Drion qui, ensemble, ont accepté de livrer à PointCulture de larges pans de leurs connaissances sur le renard.

Même de loin, le renard appartient à l'univers physique ou mental d'une grande partie de la population. Mais finalement est-il un animal très connu sur le plan scientifique ?

Vinciane Schockert : Oui et non. Oui car les scientifiques ont appris beaucoup de choses sur lui, notamment en Belgique, quand on a commencé à lutter contre la rage par les campagnes de vaccination dans les années quatre-vingt et nonante. Avant celles-ci, on espérait gérer la rage en gasant systématiquement les terriers de ce mammifère trouvés dans la nature en vue d'éliminer un maximum d'individus, et ceci parce que cette espèce constituait le vecteur principal de la maladie. On s'est bien vite aperçu qu'on parvenait juste à affaiblir le renard, mais en aucun cas à le contrôler. Pire : étant donné que le renard est un animal opportuniste (il manifeste une grande souplesse dans le choix de ses proies

et ses lieux de reproduction), on dynamisait partiellement ses populations, notamment en les rajeunissant : pourchassés tous azimuts, les animaux se déplaçaient sur de plus longues distances et y véhiculaient la rage plus aisément. Lorsqu'on a réalisé qu'en plus, le gazage risquait surtout de faire disparaître les blaireaux (on s'en prenait indifféremment aux terriers des uns et des autres), on a opté pour la vaccination, bien plus efficace. Et c'est dans ce cadre que des équipes de vétérinaires et biologistes, notamment à l'Université de Liège, ont pu se pencher sur l'animal et suivre sa dynamique de population.

Qu'en est-il de son organisation sociale, notamment en ville où il est parfois très abondant ou, en tout cas, très visible ?

Elle est un peu particulière dans le sens où l'on a longtemps cru que le renard était uniquement une espèce solitaire (sauf, évidemment, en période de reproduction). En réalité, là où les ressources alimentaires sont abondantes, ou bien là où il n'y a pas de régulation par l'homme, son organisation sociale peut s'avérer plus complexe. Plusieurs femelles originaires de la même mère ou grand-mère peuvent coexister sur un même territoire et s'occuper des jeunes de celle-ci sans se reproduire. En revanche, là où l'alimentation est plus disparate, les femelles se dispersent vers d'autres territoires. Les mâles, eux, sont plus exclusifs :

« Les campagnes de gazage du renard, autrefois, ont dynamisé ses populations notamment en les rajeunissant »

Vinciane Schockert



lorsque l'instinct de territorialité apparaît chez les jeunes mâles, ils sont vite chassés par leurs parents. Nés généralement en mars et devenus progressivement autonomes, ils sont expulsés en septembre du territoire qui les a vu naître. L'alimentation joue un rôle fondamental. Elle explique, notamment, pourquoi l'on observe de tels extrêmes dans les densités de renards européens : jusqu'à 4 ou 5 familles par kilomètre carré dans les villes, où la nourriture abonde, mais à peine 0,2 individu par kilomètre carré en Hautes-Fagnes. Dans celles-ci, la structure « clanique » décrite ci-dessus serait impossible tant l'animal, confronté à un territoire plus inhospitalier et à un réservoir alimentaire plus pauvre, se révèle bien plus individualiste.

Que reste-t-il à apprendre sur cette espèce ?

Le renard est déjà largement étudié chez nous, notamment dans le cadre de la veille sanitaire opérée par le Réseau de suivi sanitaire de la Faune sauvage (Université de Liège). Plusieurs dizaines voire centaines d'individus retrouvés morts en Wallonie et en Région bruxelloise ou prélevés par les chasseurs sont analysés chaque année pour assurer le contrôle sanitaire de maladies telles que l'échinococcose, la maladie de Lyme, la gale sarcoptique ou la maladie de Carré. Mais il en va du renard comme de la plupart des autres mammifères sauvages : on l'étudie en fonction des priorités sanitaires, sociétales et politiques du moment



et, de temps à autre, de problématiques plus locales et ponctuelles. Si, par exemple, le raton laveur est aujourd'hui étudié sérieusement en Wallonie en tant qu'espèce dite « envahissante », c'est pour tenter d'objectiver son impact sur d'autres espèces, particulièrement les plus fragiles. Or, globalement, les densités de renard ne sont pas considérées comme sources de problèmes pour d'autres espèces en Belgique. Son étude à large échelle n'est donc pas jugée prioritaire pour le moment.

Ce constat est un peu étonnant : nombreuses sont les voix qui se plaignent de sa présence jugée intempestive ici ou là...

Il y a évidemment des spécificités locales qui font exception à ce constat général. Exemple : dans toute la région limoneuse (Hainaut, Condroz...), on limite fortement les populations du renard car il est vu comme un concurrent aux chasseurs de petit gibier. C'est un enjeu important qui mériterait d'être scientifiquement exploré (notamment son régime alimentaire). Pour mieux évaluer ses populations, on pourrait aussi utiliser, dans certaines sous-régions, les images prises par les caméras infrarouges installées pour le comptage d'autres espèces, chassables ou non, afin de les traiter par modélisation. On pourrait aussi améliorer nos connaissances sur le renard en étudiant comparativement les niveaux de population observés chez nous et dans un territoire où sa régulation n'est plus autorisée, comme au Grand-Duché de Luxembourg depuis 2015⁷. Les densités de population grand-ducales vont-elles s'auto-réguler à la longue ? Ou bien, au contraire, y aura-t-il une différence prononcée avec les zones frontalières belges ? Enfin, on pourrait aussi analyser plus spécifiquement certains facteurs, comme l'impact des années chaudes consécutives sur le développement de la gale, qui semble affecter profondément ses populations.

De telles études ne seraient-elles pas bénéfiques pour lever les

⁷La chasse au renard est totalement interdite au Grand-Duché de Luxembourg depuis 2015 alors qu'en Wallonie, l'animal peut être détruit partout en dehors des réserves naturelles. En Région bruxelloise, en revanche, il est également protégé.

doutes sur l'animal et assainir certaines polémiques à son sujet ?

Certainement. Les études menées à l'étranger, dans des contextes parfois très différents du nôtre, ne peuvent pas être transposées trop vite à la Belgique. De même, on ne peut pas accrédi-ter des « impressions » ou des observations purement empiriques non validées sur les impacts du renard dans notre environnement sans avoir assuré un suivi scientifique sur mesure. Certaines personnes pensaient jusque récemment, par exemple, que les densités de populations de renard étaient assez élevées en Hautes Fagnes : les travaux de Zoé Drion (*NDLR : lire ci-dessous*) ont clairement montré que ce n'était pas le cas. Autre exemple : on a répété régulièrement, y compris dans le milieu scientifique, que l'abondance de renards favorisait le développement de l'échinococcose alvéolaire (lire page 23). En réalité, des études récentes tendent à soutenir le contraire, car d'autres espèces, potentiellement régulées par le renard (rongeurs, rats musqués), peuvent constituer des réservoirs importants de cette maladie ! On a certes bien raison d'attirer l'attention sur l'échinococcose, potentiellement très invalidante pour l'Homme, mais elle est nettement moins fréquente chez nous dans la population humaine que la borréliose ou maladie de Lyme. A ce propos, le renard pourrait également permettre de limiter la propagation de la borréliose grâce à sa grande consommation de petits

rongeurs. De tels phénomènes homme-animal sont soumis à l'interaction complexe de plusieurs facteurs dont il faudrait pouvoir évaluer l'importance respective. Cela n'a, cependant, pas encore été étudié finement chez nous. Des sujets d'étude comme ceux-là, il en existe des dizaines où le renard pourrait être concerné...

L'arrivée du loup risque-t-elle d'avoir un impact important sur le renard en Wallonie ?

Comme les cerfs et les chevreuils, les renards vont devoir s'adapter à la présence du loup. Ils le font d'ailleurs déjà sans doute... Classiquement, dans les premières années

« La coexistence loups/
renards est tout à
fait possible dans un
avenir proche »

Vinciane Schockert

qui suivent l'arrivée du loup, on observe des mouvements de populations de la faune indigène. Le renard pourrait choisir d'éviter les zones investies par le loup car celui-ci en est prédateur. Il pourrait par exemple choisir d'installer son terrier dans des zones situées à l'écart de son passage régulier. Les indices de la présence du loup (excréments,



odeurs, charognes...) le rendront méfiant et il faudra un certain temps pour qu'un rééquilibrage s'opère. Celui-ci sera rendu possible par le grand opportunisme du renard, mais aussi du fait que le loup dispose d'un territoire bien plus vaste que le sien, il n'utilise d'ailleurs certaines parcelles que pour des besoins spécifiques : ici pour la chasse, plus loin pour la reproduction, ailleurs pour l'élevage des louveteaux, etc. La concurrence loup/renard n'est donc pas frontale ni permanente, et le renard ne va certainement pas disparaître du fait de la présence de quelques meutes en Belgique, si celle-ci devait se confirmer. Il va même pouvoir bénéficier des loups en charognant les restes des proies abandonnées par ceux-ci. La coexistence est donc tout à fait possible.

En tant que scientifique, est-il possible de conserver un regard

neutre et dénué d'émotions sur un animal aussi «humanisé» que le renard, notamment par la littérature ?

Totalement, cela me paraît impossible tant l'animal est beau, rusé, furtif, touchant, voire rigolo lorsqu'il « mulotte », c'est-à-dire lorsqu'il chasse les campagnols et les mulots en bondissant. J'ai connu des chasseurs, en forêt d'Anlier, qui avaient succombé à son charme et qui veillaient à lui apporter régulièrement sa pitance. Même les chasseurs de petit gibier admettent que le renard peut être fascinant. Qu'il s'agisse de hérissons ou de rats (voire de chiens ou de chats), ses interactions avec la faune des jardins peuvent être étonnantes ou d'une drôlerie époustouflante. Certaines réalisations vidéo laissent entendre qu'il se laisserait facilement apprivoiser, mais

c'est bien plus difficile qu'il n'y paraît : il garde la plupart du temps un comportement sauvage. Cela dit, il suffit souvent d'imiter le cri d'un rongeur pour réussir à l'attirer vers soi. L'avantage du renard, c'est que sa présence ne se détecte pas uniquement par ses fèces, ses traces ou ses empreintes. On peut assez facilement l'apercevoir « en vrai » en pleine journée ! J'ai rencontré plus d'une fois des renards profondément endormis. Un jour, j'ai cru l'un d'eux mort, tellement il semblait inerte ; quand il s'est réveillé, il a détalé comme un obus et je me suis trouvée aussi surprise que lui ! Je suis aussi tombée sur des terriers occupés par trois espèces vivant en parfaite coexistence dans leurs « quartiers » respectifs : renards, blaireaux et lapins. Une autre fois, j'ai eu la chance de tomber sur un terrier occupé simultanément par une famille de renards et de blaireaux où l'un des blaireautins se faisait poursuivre par un renardeau tentant de lui mordiller la queue. A un moment, excédé, le jeune blaireau s'est brusquement retourné à 180 degrés et le renardeau a fait un bond de frayeur d'1,50 m de hauteur. Tellement amusant ! Des moments aussi privilégiés, j'en ai entendu raconter par dizaines sur le renard, tant par des naturalistes que par des scientifiques ou des chasseurs. Certains de ces derniers sont de plus en plus tentés par une chasse strictement photographique. Le renard est un excellent sujet pour s'y lancer.

Renards et coqs de bruyères, un voisinage sous haute vigilance

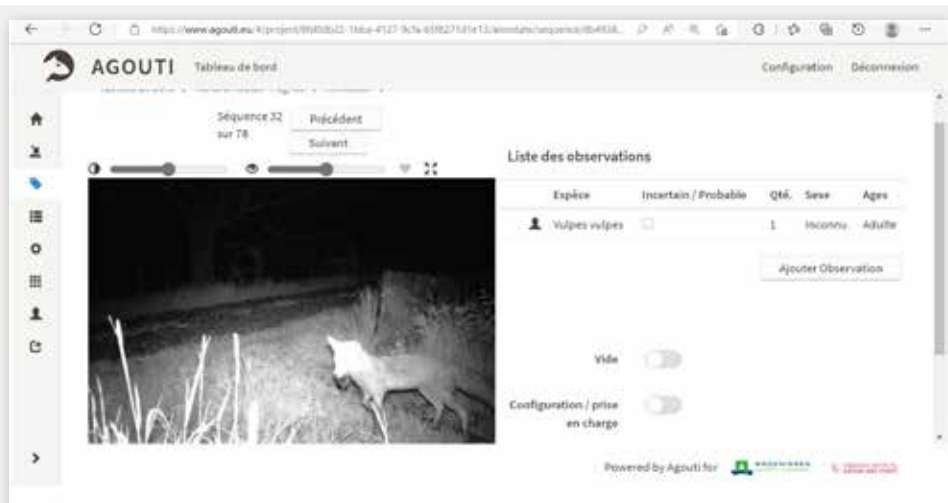
Le tétras lyre, oiseau impressionnant à bien des égards, n'est plus présent en Belgique que dans la réserve des Hautes Fagnes où il se porte assez mal. Votre travail de fin d'étude en bio-ingénierie (Gembloux Agro-Bio Tech - ULiège) a porté sur l'un des prédateurs de cette population résiduelle : le renard. En quoi a-t-il consisté exactement ?

Zoé Drion : Avant mon TFE⁸, la présence du renard dans la réserve des Hautes Fagnes n'avait pas été étudiée. Or, sa prédation sur le tétras lyre pose problème car elle menace la survie de la population de cet oiseau, réduite à un nombre limité d'individus. Le renard prélève des tétras (des jeunes comme des adultes), il en consomme les œufs et occasionne des dérangements. C'est la raison pour laquelle le gouvernement wallon, en 2011, a autorisé sa régulation dans la réserve. Cette régulation n'étant pas très efficace, la question se pose de savoir s'il faut l'intensifier. Mais, comme pour toute espèce animale, une mesure de gestion doit être précédée d'une vaste collecte d'informations sur l'espèce visée.

Comment procède-t-on ?

La plus grande prudence doit être de mise, on n'agit que si l'on a bien compris le « fonctionnement » de l'espèce et si l'on estime pouvoir prendre les mesures pertinentes. Les premières questions auxquelles j'ai tenté de répondre ont porté sur l'abondance du renard dans la réserve : est-elle réelle et, ensuite, le nombre de renards y a-t-il augmenté ? Mon premier axe de recherche a consisté à analyser

⁸ « Estimation de la densité actuelle de Renards roux (*Vulpes vulpes*) dans la Réserve naturelle des Hautes Fagnes, et synthèse des observations de suivi de l'espèce en Hertogenwald depuis 1983 ». Année : 2021. url : <https://mattheo.uliege.be/handle/2268.2/13938> (NB : ce travail n'est pas en accès ouvert).



Source : DEMNA

les données disponibles depuis 2010 à la suite des comptages nocturnes de cervidés réalisés dans la région. Les renards n'y étaient pas spécifiquement ciblés, mais on les comptait aussi dans la foulée (et cela se pratique toujours). Malgré la relative imprécision de ces données de base, on sait maintenant que le nombre de renards présents en Hautes Fagnes ne semble pas avoir augmenté ces dernières années. Un premier pas : certains estimaient en effet qu'il y pullulait, d'autres qu'il était en régression. Cette objectivation l'a donc dégagé d'une certaine responsabilité, même si cela reste à confirmer.

Mais il fallait aller plus loin...

En effet. Pour évaluer les densités actuelles, cette fois, j'ai installé une trentaine de pièges photographiques dans divers endroits de la réserve, y compris des endroits peu accessibles qui, dans cet environnement très humide, exigeaient parfois de longs déplacements à pied. Traitées selon une méthode statistique, les données issues de ces captures d'images m'ont permis de conclure que la densité actuelle de renards (de mars à juin 2021) était d'environ 0,2 renard par kilomètre carré, ce qui est vraiment très peu au regard de celle qu'on observe observée ailleurs : jusqu'à 4 ou 5 individus voire plus de 10 par kilomètre carré en ville. Cela

s'explique probablement par un environnement humide assez pauvre en nourriture, du fait que les galeries des micromammifères sont régulièrement inondées. Malgré sa grande souplesse (son « opportuniste »), le renard n'aime généralement pas avoir les pieds dans l'eau, il préfère à priori fréquenter les lisières entre la fagne et la forêt, où le sol est plus sec. C'est valable pour ses zones de chasse, mais tout particulièrement pour celles où il installe ses terriers : il aime installer sa portée sous le couvert des arbres.

Quelles conclusions avez-vous tirées de ces travaux ?

Mon travail était exploratoire. Il n'était pas question, à ce stade, de formuler des recommandations concrètes à l'intention des gestionnaires de la réserve. Mais cette analyse suggère à tout le moins que la densité du renard dans la réserve des Hautes Fagnes est faible comparée à d'autres régions de Wallonie. Il me semble indispensable de lui accorder une vigilance toute particulière tout au long des démarches de renforcement des populations de téttras⁹. Avant d'envisager de réguler les renards par

⁹ Des oiseaux prélevés en Suède y sont relâchés depuis 2017 sous la supervision de l'Université de Liège et de l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique.

des prélèvements (tirs), des préalables et des conditions doivent être établis.

Lesquels ?

Primo, la régulation doit prendre compte plus largement du rôle potentiellement joué par d'autres prédateurs du tétras, tels que le raton laveur, la martre, la fouine, le sanglier, voire l'autour des palombes et le hibou grand-duc. Secundo, si la régulation des prédateurs du tétras est jugée nécessaire, elle doit être assurée strictement par les agents du Département de la Nature et des Forêts [DNF] ; et se limiter à une certaine période, à l'issue



Caméra trap utilisée pour le suivi du renard sur le terrain

de laquelle on doit pouvoir démontrer qu'elle a eu un impact positif sur le maintien des téttras. Rien à voir, donc, avec une guerre menée aveuglément contre les renards ! D'ailleurs, la régulation ne doit pas être délétère pour les espèces visées car celles-ci ont bel et bien leur place dans la réserve [exception faite des espèces à caractère invasif].

Mais tout cela ne s'intègre-t-il pas dans un cadre plus général, qui implique une prise de recul... disons... historique et écologique ?

De fait, il faut garder à l'esprit que l'essentiel du problème de la raréfaction du gallinacé a pour origine la disparition drastique des biotopes qui lui sont favorables. En conséquence, si un renard prélève quatre ou cinq téttras sur la population résiduaire des Fagnes (évaluée à quelques dizaines d'individus suite aux renforcements de population), son impact sera autrement plus dévastateur que si celle-ci comptait 300 ou 500 oiseaux grâce à des aménagements du milieu naturel. Il ne faut jamais oublier que le renard, opportuniste, ne se spécialise dans un seul type de proie que si celle-ci est abondante et très facile à attraper : un renard qui ne mangerait que du tétras dans les Hautes Fagnes, cela n'existe pas.

« Un renard qui ne mangerait que du tétras dans les Hautes Fagnes, cela n'existe pas »

Zoé Drion



je
ne
suis



Sibelga

230/400V

N° 55-555



02 274 40 66



pas

un

nuisible

© olivier. de. 102





Rose Delhaye, artiste peintre

Rose et ses renards

De plus en plus nombreux, d'étranges renards déferlent depuis quelques années dans les rues de Bruxelles. Pas question, ici, de masses de poils roux ni de silhouettes furtives sous les lampadaires. Juste de traits de couleurs acryliques subtilement accordés pour masquer la grisaille du mobilier urbain et, surtout, pour interpeller le passant. Rencontre avec la créatrice de ce bestiaire urbain pas comme les autres.

« Une petite idée de rien du tout qui, soudain, a explosé ». C'est ainsi que Rose Delhaye, artiste peintre également spécialisée dans le moulage des mains, qualifie sa trajectoire professionnelle depuis six ans : la décoration de la ville de Bruxelles par des motifs de renards. « Décoration » ? Cette Forestoise d'adoption originaire du Tournaisis tique un peu lorsque nous utilisons ce terme. « Je décore les rues, oui. Mais je veux avant tout faire passer un message : le renard n'est pas un animal nuisible. Car il faut bien réaliser la portée de ce mot : nuisible, ça veut dire qu'une espèce peut être détruite toute l'année, 24 h/24,

y compris les jeunes ! Quelle aberration si l'on sait que les renards, charognards, éliminent les cadavres des petits animaux urbains et limitent la propagation de la maladie de Lyme en consommant les petits rongeurs ».

Des œuvres qui font tache d'huile

L'aventure de Rose débute en 2016. La commune de Forest lance, cette année-là, un appel aux bonnes idées pour décorer les bornes de SIBELGA, ces boîtiers ternes et insipides qui émaillent les trottoirs de la

capitale. Dès le départ, l'idée de la peintre, jusque-là rivée à son atelier et à ses œuvres techniquement inspirées de l'art flamand, est toute tracée : ce sera le renard. *« J'ai grandi à Tournai entourée de chasseurs. Leurs cris et les détonations de leurs armes hantaient les campagnes. Même si je n'ai jamais croisé là-bas le moindre renard vivant, je savais qu'ils entretenaient les pires calomnies sur cet animal depuis des siècles »*. Dès lors, lorsque Forest lui donne le feu vert pour orner les bornes de l'opérateur énergétique, c'est tout vu : ce sera le renard, encore le renard et toujours le renard, mais affublé chaque fois d'un slogan claquant comme un pied de nez : « je ne suis pas un nuisible ».

Et la mayonnaise prend à la vitesse de l'éclair. A l'inverse du Street art habituel, les représentations de Rose sont réalisées au pinceau : pas de pochoir, pas de spray ! Choiesies pour leur réalisme, les couleurs sont denses et lumineuses. Rose fait adopter à ses animaux les postures observées dans les documentaires animaliers, elle les fixe ensuite dans sa mémoire ou sur son téléphone portable pour qu'elles lui servent de modèles. *« Je mets un soin tout particulier à peindre le sens du poil. Avec le regard, il a toute son importance »*.

Petit à petit, ses renards séduisent d'autres communes qui, à leur tour, passent commande. Les particuliers la réclament également chez eux, par exemple pour décorer la porte d'un garage, un mur de jardin, le bas d'une façade... A ce jour, 18 des 19 communes bruxelloises ont fait appel à ses services, soit

une centaine d'œuvres « renardiennes » au total, dont l'une ou l'autre réalisée hors de la capitale : Lasne, Doel, Liège... Forte de cet enthousiasme général, Rose a créé une gamme artisanale de chaussures et de vêtements retravaillés, tous ornés du célèbre mammifère roux, dont elle assume elle-même, sans intermédiaires, la commercialisation. *« Avec un maximum de matériaux recyclés et locaux ! »*

Finis, l'art entre quatre murs !

Pour elle, ce succès est une révélation. Non pas qu'elle en soit à ses premiers pas dans l'art engagé. Elle avait déjà travaillé, artistiquement, sur le thème des masques et de l'identité (Asphyxie) et défendu la cause des baleines et des requins massacrés par la surpêche. Cette fois l'Art en rue lui apparaît soudain comme une évidence et d'une richesse infinie. *« Je ne veux plus des galeries et des intermédiaires, ni de tout ce qui fait parfois de la peinture un art superficiel. Je veux du sens et la rue, pour moi, a énormément de sens. On y croise des gens, on y noue des dialogues, on y comprend les choses essentielles de la vie. Seule dans mon atelier, c'est terminé ! »*.

Une militante, Rose ? Sur la terrasse du bistrot à deux pas de chez elle où nous la rencontrons longuement, aux confins de Forest, d'Uccle et d'Ixelles, elle n'en incarne pas du tout le stéréotype. Elle est calme et posée, écoute attentivement les questions et semble ne jamais devoir s'emporter. Mais, derrière ses larges lunettes aux verres



légèrement fumés se cache un tempérament d'acier soutenu par un verbe clair et résolu. « Je n'aime pas tellement être vue comme une « militante » : il y en a déjà tellement ! Je préfère le terme de « porte-parole » du goupil. Oui, utilisons le vieux français pour le nommer, puisque c'est son nom originel ! Je porte sa voix et sa cause dans l'environnement urbain, mais lui-même est également le porte-parole de tant d'autres animaux décriés : rats, corbeaux, pies, pigeons, etc. J'ai, chevillée en moi, la notion de respect de l'autre et de tout ce qui nous entoure. Je souhaite transmettre cela aux passants, raison pour laquelle je donne systématiquement des postures attendrissantes à mes renards, par

« Je mets un soin tout particulier à peindre le sens du poil. Avec le regard, il a toute son importance »

exemple en famille ou en train de « muloter ». Jamais ils ne seront menaçants ».

Une place pour chacun

Tout le monde n'apprécie pas le Street Art ni les motifs choisis par Rose. « En rue,



Rose Delhaye, une courroie de transmission entre les passants et les associations ou services chargés de la protection de la faune à Bruxelles.



on entend vraiment de tout : selon certains, je devrais « avoir honte de salir la ville ». Certains commerçants voient le trottoir comme leur propriété privée et n'apprécient pas que je m'installe devant chez eux. Parfois, c'est mon slogan qui dérange : Bruxelles abrite manifestement des chasseurs ou leurs sympathisants... ». Mais, dans l'ensemble, ces réactions hostiles sont rares et s'effacent largement devant les témoignages

« Chaque artiste qui m'a précédé mérite sa place et sa trace. C'est ce mélange qui est intéressant dans le Street Art »

d'encouragement, voire des réflexions beaucoup plus fortes : « un jour, une classe d'enfants autistes a fait tout un travail sur les photos et les peintures exposées dans la ville. Leur institutrice m'a raconté que parmi toutes les photos qui leur avaient été soumises, c'est dans mes renards qu'ils s'étaient le plus reconnus, et cela en raison de mon slogan. « Je ne suis pas un nuisible » reflétait parfaitement leur sentiment d'exclusion... »

Un dessin de renard(s) exige quatre à cinq heures. « Au début, avant d'entamer mon travail, je prenais soin d'effacer préalablement tous les tags et graffitis existants sur les bornes de SIBELGA. Petit à petit, j'ai compris que j'avais tort. De quel droit gommer les traces des gens du quartier ? Chaque artiste qui m'a précédé mérite sa place et sa trace. C'est ce mélange qui est intéressant dans le Street Art. Celui-ci m'a transformée. La rue est devenue mon territoire, même si ce mode d'expression

est physiquement très éprouvant ». Rose sait de quoi elle parle : les heures passées assise sur des trottoirs glaciaux, le corps plié vers son dessin, frigorifiée par les courants d'air, heurtée par des passants distraits... De quoi forger un tempérament...

Artiste et vigile

L'impact de ses renards ne s'arrête toutefois pas à ces aspects esthétiques ni militants. *« Les gens me racontent des choses incroyables, telle cette dame qui entendait régulièrement des tirs, la nuit, dans la forêt de Soignes ou ce monsieur qui ne savait pas s'y prendre pour soigner un renard blessé. J'en ai parlé aux gardes forestiers de la Région, qui sont intervenus. Grâce aux confidences des gens qui viennent me trouver, je sais pertinemment qu'on continue à piéger et à empoisonner le renard à Bruxelles malgré son statut d'animal protégé. En fait, je suis une sorte de courroie de transmission entre les gens du quartier et les services comme Bruxelles Environnement ou les associations de revalidation et de soins vétérinaires. J'accepte ce rôle avec plaisir, c'est un prolongement à mon engagement ».*

Il arrive parfois que les renards de Rose soient vandalisés ou masqués par de nouvelles œuvres. Heurtée au départ, l'artiste autodidacte joue aujourd'hui le jeu. *« L'art de la rue est par nature éphémère, il faut accepter qu'il se dégrade rapidement malgré la peinture acrylique que j'utilise ».* Lorsque la météo est mauvaise, l'artiste quinquagénaire peint des renards sur des cartons soigneusement

pliés en triptyque : un clin d'œil - au sec ! - à sa passion pour les primitifs flamands.

Pendant notre discussion avec elle, Rose s'est fait interpellé à cinq reprises par des gens du quartier : promeneurs, amis, serveur... Ils connaissent évidemment ses dessins mais relatent aussi leurs propres rencontres avec le goupil. Ici, en ville et parfois en plein jour ! *« Je n'en reviens toujours pas de rencontrer régulièrement des renards dans mon quartier, moi qui n'en avais jamais vu dans ma jeunesse. Ni de voir cet engouement autour de mes peintures : je suis devenue « l'artiste au renard ». Il y a longtemps que les policiers ne me réclament plus mes autorisations : au contraire, ils me demandent davantage de renards ! »* Au moment où nous nous apprêtons à prendre congé d'elle, un homme passe à deux pas de notre table. Celui-là, elle ne le connaît pas et il s'éloigne sans nous remarquer. Mais, sur son tee-shirt figure un énorme renard, né d'un autre pinceau que le sien. Comme un clin d'œil du hasard...







Franco Limosani,
photographe animalier

Une passion animale

Voilà près de vingt ans que Franco Limosani crapahute à travers nos campagnes, l'appareil photographique à l'épaule, pour immortaliser le renard sous toutes ses facettes. À l'affût (immobile) comme à l'approche, il connaît tous les trucs et ficelles pour approcher un animal plutôt méfiant. De là à dire que celui-ci n'a plus de mystère pour lui, il y a un pas à ne pas franchir.

Enfant, il se jetait sur ses crayons pour dessiner tout ce qui lui passait sous le nez : chevreuils, papillons, lions... Adolescent, il scrutait les étoiles haut dans le ciel, qu'il a fini par immortaliser sur pellicule en devenant astrophotographe. Ce n'est que bien plus tard, vers l'âge de 30 ans, que Franco Limosani est tombé dans la marmite de la photographie animalière, devenant au fil du temps l'un des naturalistes européens les plus spécialisés dans l'observation du renard. Auteur de plusieurs ouvrages consacrés exclusivement au petit canidé, il ne compte plus, aujourd'hui, les expositions qu'il lui a consacrées en Belgique, en France

et au Luxembourg. Récit d'un parcours naturaliste constitué de fulgurances, de passions et d'engagements.

Vous souvenez-vous de votre première rencontre avec un renard ?

Franco Limosani : En 2005, je suis parti un matin à la recherche de chevreuils que j'étais bien déterminé à photographier car je les avais repérés plusieurs fois au bord d'un champ. Jusque-là, ma connaissance du renard se réduisait à quelques observations furtives. A l'affût sous le couvert



d'une sapinière, j'ai vu arriver les chevreuils que j'espérais. Tout en les « mitraillant », j'ai vu apparaître deux silhouettes sur ma droite à quelque soixante mètres de moi, en plein soleil : deux jeunes renards qui ne m'avaient pas repéré, car j'étais à bon vent ! Dotés d'un charisme fou, ils devaient être âgés d'environ trois mois et vivre – je ne l'ai su que plus tard – leurs premiers moments d'émancipation familiale. Ces deux frères se sont rapprochés de moi et, à un moment, se sont mis à « danser le Fox Trot », une sorte de jeu compétitif typique des jeunes renards qui se dressent sur leurs pattes arrières et qui se repoussent l'un l'autre. Cette scène m'a littéralement hypnotisé...

J'ai totalement oublié mes chevreuils pour braquer mon appareil sur ces deux-là. Mes photos n'étaient certainement pas les meilleures de ma vie, mais j'étais complètement subjugué par leur jeu et secoué par de puissantes décharges d'adrénaline. Rentré chez moi, je n'en revenais toujours pas d'avoir eu cette chance. Je nageais dans le bonheur. C'est à cet instant précis qu'a débuté ma passion pour le renard. J'étais loin de me douter qu'elle allait m'amener, plus tard, à entrer dans des communautés et des forums, animés par d'autres « dingues » de cet animal bien plus connaisseurs que moi, et encore moins à lui consacrer plus tard encore des livres et des expositions...

Pourquoi un tel intérêt pour le renard en particulier ?

J'aime d'abord son côté esthétique : sa silhouette basse et discrète, capable d'apparaître puis de disparaître tout aussi furtivement. Son pelage roux, si souple. Son regard perçant. Il n'est ni grand ni petit. Mais il y a aussi la magie qu'il dégage, tant par son côté emblématique (l'acteur des *Fables de La Fontaine*, le *Roman de Renart*, etc.) que par le mystère qui s'en dégage. On croit le connaître parce qu'on l'aperçoit un matin par sa fenêtre ou à la tombée du jour au bord d'une route. Mais, malgré d'excellents ouvrages spécialisés qui lui ont été consacrés, il a encore mille choses à nous révéler. Il y a, surtout, ce mystère fondamental : bien que pourchassé depuis des siècles, comment a-t-il fait pour résister à tout : les poisons, les pièges, les tirs, la destruction systématique de ses terriers, l'urbanisation galopante ? Cent fois il aurait pu disparaître... Eh bien non, il est toujours présent, y compris au cœur des villes ! C'est sans doute là que se trouve sa véritable intelligence. N'est-il pas, finalement, bien plus souple et capable d'adaptation que l'espèce humaine ? Mais le plus fascinant, c'est qu'il doit peut-être à l'Homme d'être ce qu'il est : c'est nous qui l'avons forgé ainsi ! S'il n'avait pas subi ces innombrables pressions, il serait probablement plus facilement visible, moins méfiant, y compris en plein jour. C'est un peu le cas dans ma région, le Sud de la Province de Luxembourg et la Gaume.

« La magie de la photographie animalière, c'est la beauté que l'on garde en nous, plus que celle de l'image réalisée »

Vous dites que le renard présente encore de nombreuses zones de mystère. Racontez-nous quelques-unes des observations qui vous ont amené à ce constat, vous qui le « pratiquez » depuis près de vingt ans.

J'ai pu, en effet, voir et entendre des choses dont je n'aurais même pas soupçonné l'existence au début de ma passion. Un jour d'été, allongé au pied d'un arbre à l'affût d'une famille de renards dont j'avais repéré le terrier, je m'attends à voir arriver la mère dans une prairie partiellement fauchée. Je savais qu'elle était partie à la chasse et que ses jeunes l'attendaient. Elle surgit soudain à quatre ou cinq mètres à peine de moi ! Impossible de bouger ou de « déclencher » : je l'aurais mise en fuite. À l'œil nu, je vois qu'elle tient plusieurs mulots dans ses mâchoires. Lorsqu'elle passe à ma hauteur, elle tourne légèrement la tête vers moi, comme si elle avait senti ma présence. Ce n'est pas son flair qui est en cause, mais quelque chose d'autre, indéterminé. Je

retiens ma respiration et m'attends à ce qu'elle me repère. Mais non ! Au lieu de cela, elle émet un léger son – ni un grognement, ni un jappement, ni un sifflement : je n'avais jamais entendu cela ! – et, aussitôt, tous les renardeaux sortent de leur cachette et se précipitent sur les mulots : la fête, la curée générale ! Le son de la renarde avait un sens précis : « à table ! » J'ai réentendu ce type de cris plusieurs fois. On connaît la vue perçante du renard, son flair redoutable (il vous sent à 300 mètres !), mais il a d'autres sens qui nous échappent. Il faudra probablement une génération entière pour les découvrir et les comprendre.

Dans ce genre de moment, vous êtes vraiment plongé dans l'intimité de l'animal...

Oui. A tel point qu'il m'arrive parfois, l'hiver, d'entendre le son émis par le frottement de ses pattes dans la neige lorsqu'il bondit sur les mulots. Ou le craquement des os de ceux-ci dans sa gueule. Dévorés, les mulots et les campagnols crient d'une façon tout à fait audible. La scène est cruelle, bien sûr, mais cette cruauté est quotidienne dans la nature et, comme le rappelle souvent Tanguy Dumortier, mon coauteur dans *Sur les traces de Goupil* (Editions Weyrich 2010), la mort sert aussi la vie. Autre exemple : le « mulotage », cette technique de chasse si particulière au renard, est bien connu des observateurs. Mais y assister en direct, par exemple en plein soleil d'été, c'est encore autre chose... Fascinant ! Avec l'expérience,



on peut presque anticiper le moment central de l'action. L'animal agite d'abord les oreilles d'une façon particulière, il les incline ensuite vers le sol et remue ses pattes postérieures en titillant le sol. On sait, à ce moment précis, qu'il s'apprête à bondir. Il faut se tenir prêt, c'est imminent..., et avoir le bon réflexe : déclencher une rafale. Avec un peu de chances, on saisira dans l'objectif cette fraction de seconde où le bond de l'animal provoque par exemple la projection de minuscules gouttelettes autour de lui. Invisibles à l'œil humain, ces micro-détails échapperont à une séquence vidéo : le cerveau humain est trop lent pour les apercevoir. C'est pour cela que je reste indécrottablement lié à la photographie : elle seule peut saisir le miracle de l'instantané.

Quand on voit à quel point vous parvenez à vous approcher du renard, on pense inévitablement à la familiarité croissante de cet animal en ville...

C'est vrai... A Londres, Zurich, Bruxelles... certaines personnes vont jusqu'à le nourrir. Elles font presque penser à une sorte d'« adoption » du renard. Je crois cependant qu'il ne se laissera jamais domestiquer et conservera toujours ses gènes de canidé sauvage. Noble et racé, il restera ! J'aurais tendance à déconseiller de le nourrir pour plusieurs raisons. Primo, il pourrait être vulnérable à ceux qui lui veulent du mal. Secundo, il reste un animal sauvage. Tertio, il a la capacité de s'autoréguler c'est-à-dire

que le nombre de femelles fécondées et de renardeaux par portée peuvent varier fortement en fonction de l'abondance de nourriture. Donc, plus il y a du nourrissage par l'homme, plus les portées sont grandes, ce qui entraîne malheureusement une prolifération en ville. A chacun sa place ! Celle du renard est dans la nature, même profondément modifiée par l'Homme. Maintes fois j'ai pensé que je pourrais nourrir des renards, moi aussi, pour avoir de plus belles images. Ce serait relativement facile. Il m'arrive de rester posté à l'affût et, à la longue, à force de revenir calmement au même endroit plusieurs jours d'affilée, de me sentir toléré par une famille habituée à mon odeur. Ce serait si simple d'apporter un bout de pâté ou de biscotte pour les attirer tout près





de moi. Combien de fois n'ai-je pas eu envie, aussi, de plonger ma main dans le pelage des renardeaux qui, en toute innocence, jouaient à mes pieds... Mais je n'ai jamais adopté ce genre de comportements, et ce n'est pas près de changer ! Si je commençais à photographier des renards attirés par de la nourriture apportée par mes soins, j'aurais l'impression de manquer de respect à tout le monde : à l'animal, mais aussi à tous les photographes animaliers et à moi-même. C'est une question de déontologie, la même qui me pousse à ne jamais modifier mes photos (hormis les cadrages) par toutes les techniques digitales disponibles sur le marché – elles sont nombreuses ! Je préfère le « brut ». « Photographier » une portée de renardeaux au sommet d'une colline sur

un clair de lune romantique, c'est possible aujourd'hui en deux minutes. Mais où est le mérite ? Quel est le sens ?

*A force de fréquenter le renard
et de connaître ses moindres
refuges, vous arrive-t-il encore de
rentrer bredouille ?*

Bien sûr que oui. Au début, j'en étais très frustré. Il m'arrive encore d'aller sur le terrain et de ne rien voir pendant deux jours, trois jours, parfois une ou deux semaine(s). Pas la moindre image ! Mais si, après tout ce temps, je reviens à la maison avec quelques images superbes, quel plaisir de les partager alors ! La photographie, ce n'est pas uniquement réaliser de belles photos, c'est aussi les

partager. Pas seulement en les exposant ou en les publiant : il faut savoir les partager avec le cœur, transmettre ce qu'on a dans les tripes : cette passion pour l'animal, cette fascination pour le rôle qu'il joue dans l'écosystème, cette envie de pleurer qui monte en vous lorsque vous assistez de tout près à un beau mulotage. Ce qui compte n'est pas seulement l'image, mais aussi la beauté de ce que l'on conserve en nous au retour des plus belles sorties. Il m'arrive aussi, parfois, de ne pas déclencher alors que l'animal est là, tout proche. Tout simplement parce que je l'ai déjà photographié cent fois ou mille fois sous cet angle-là. Cela peut paraître prétentieux mais je préfère être là, simplement, avec lui. Et goûter le spectacle auquel j'assiste en spectateur unique et privilégié. Telle est la magie de la photographie animalière.

Vos images circulent dans de nombreux livres et expositions. Vous rencontrez fréquemment divers types de publics, notamment dans les écoles. Sentez-vous une évolution dans la perception du renard ?

Oui, clairement. Une nouvelle génération est avide d'en savoir plus sur l'animal, y compris parmi ceux qui seraient tenté de s'en débarrasser parce qu'il leur a chapardé quelques poules. C'est un peu comme s'ils venaient chercher auprès de moi et d'autres photographes animaliers

« Il m'arrive parfois de ne pas déclencher, pour éviter la 1001^e photo de renard. Je savoure l'instant présent, simplement »

des raisons de lutter contre leur réflexe premier : détruire, tuer, éradiquer. A part les chasseurs indécrottables qu'il est inutile de vouloir convaincre, tout le monde sait aujourd'hui que le renard est utile à l'agriculture et à la santé, notamment par sa consommation de micromammifères qui contribuent à disséminer des maladies comme la borréliose (maladie de Lyme) ou la leptospirose. Enfin... *presque* tout le monde car j'ai vu récemment, à la télévision française, une émission où un cultivateur s'apprêtait à disséminer des granulés pour tuer les mulots ravageant ses cultures alors que, deux parcelles plus loin, des chasseurs tiraient les renards. Absurde ! Le moyen naturel pour venir à bout des mulots était





sur place, gratuitement disponible et certainement moins toxique que ces granulés qui, décomposés, se retrouvent peu ou prou dans nos assiettes ! L'autre problème qui subsiste, ce sont les zones de lâchers de petit gibier (perdrix, canards, faisans...) où les renards sont perçus comme des concurrents par les chasseurs. Cela dit, les mentalités évoluent partout. Je connais bien un chasseur qui, il y a peu, m'a dit ceci : « *Avant, je m'amusais bien à tirer les renards. Depuis que je te connais, j'ai arrêté* ». Un autre m'a avoué qu'il savait

pertinemment que les renards étaient utiles à la nature mais... bon... voilà... quand l'un d'eux pointait son museau dans la lunette de sa carabine, il ne parvenait pas à résister au plaisir de tirer. Eh bien lui aussi a retourné sa veste : le renard, pour lui, c'est terminé ! Je ne me suis jamais considéré comme l'ennemi des chasseurs mais, quand j'entends de tels témoignages, je me dis que mes collègues photographes et moi avons peut-être réussi à apporter notre pierre à l'édifice...

Le renard se balade aussi en littérature jeunesse

Michel Torrekens



© Fondation Hainard

Les albums jeunesse en disent long sur les représentations que nous nous faisons du monde. Ils donnent également une certaine vision de celui-ci aux enfants. Si le loup, l'ours, le cochon se taillent la part du lion dans cet univers, le renard y apparaît régulièrement aussi. Alimentée par les fables de La Fontaine et consorts, l'image de prédateur roublard lui colle souvent à la peau. Mais une myriade d'auteurs plus contemporains ont pu utiliser ce que l'illustratrice Myriam Deru (lire page 37) explique à merveille : cet animal, plus que tous les autres, « se prête à merveille à l'incarnation des traits humains ». Il en résulte quantités d'histoires pour petits et grands où se traitent des thématiques aussi fondamentales que le deuil, l'amitié, l'identité, le secret, la culpabilité... Plongée dans une littérature jeunesse foisonnante et passionnante.

Des renards très humains

C'est particulièrement le cas dans ***Le Jardin d'Evan***, de Brian Lies (Albin Michel Jeunesse, 2019), véritable bijou primé en 2021 par le prix Bernard Versele, organisé par la Ligue des familles. Tout commence par la formidable amitié entre un renard, Evan, et son chien. Leur relation forte et ludique, la complicité qu'ils nouent est ici tellement bien rendue que nous en oublions presque qu'Evan est un renard, d'autant qu'il est jardinier. Car le potager est le troisième personnage fort de cet album aux illustrations proches de l'hyperréalisme américain. Le chien meurt. L'album bascule. La vie d'Evan bascule. Plus d'envie de rire, d'écouter de la musique, de voir des amis, de jardiner. Evan sombre dans la tristesse, l'incompréhension, le repli sur soi, la colère,

la dépression jusqu'à ce que la vie reprenne ses droits par la magie du jardinage, activité ici hautement thérapeutique. Ce travail de deuil est raconté avec pudeur et sans pathos, en particulier à travers l'incroyable rendu des expressions du renard. Le format à l'italienne, le cadrage au ras du sol et la mise en page aident le lecteur à entrer dans des scènes quasi cinématographiques, avec un décor luxuriant qui change au gré des émotions d'Evan dans lesquelles les enfants peuvent reconnaître les leurs. Cet album sur le deuil, où le renard tient plus de l'humain que de l'animal, utilise comme souvent en littérature jeunesse l'anthropomorphisme. Un roman assez récent met en scène un renard libraire dont l'enseigne est installée dans le gros tronc d'un chêne. Il est piquant de noter que son auteur a créé en 2018, à Paris, la librairie Le Renard Doré, spécialisée



dans le manga et la culture japonaise. ***Mémoires de la forêt : les souvenirs de Ferdinand Taupe***, de Mickaël Brun-Arnaud (éditions L'Ecole des loisirs, 2022) met en scène Archibald Renard et Ferdinand Taupe, auteur de l'ouvrage *Mémoire d'Outre-Terre* qu'il avait confié aux bons soins du renard dont la librairie a pour caractéristique de vendre les œuvres en un exemplaire unique rédigée par les animaux de la forêt. Celui de Ferdinand Taupe a disparu. Or, celui-ci est atteint de la maladie de l'Oublie-Tout et aimerait le récupérer pour relire ses souvenirs. Archibald Renard propose à Ferdinand Taupe de l'accompagner dans sa quête qui va les amener à faire des rencontres

nombreuses et émouvantes. L'histoire se situe dans une de nos forêts bien denses comme peuvent l'être les arcanes de la mémoire mais, heureusement, « Les renards sont avant tout maîtres de sagesse et de planification », et l'aide d'Archibald sera précieuse.

Dans un registre similaire si ce n'est qu'il utilise le genre littéraire de la correspondance, nous avons pointé le tout aussi formidable ***Mon Cher Ennemi. Correspondance entre un lapin et un renard***, de Gilles Baum et Thierry Dedieu (Seuil Jeunesse, 2021). Un lapin écrit à son cher Goupil. Il entretient avec lui une relation étroite et partage un

secret qui semble invouable. Au fur et à mesure de la lecture de leur échange de lettres, rédigée dans un style remarquable, nous découvrons qu'ils ont fait usage de ce qui devrait rester entre les mains des humains. Nous vous en laissons la surprise, mais le texte de Gilles Baum est d'une rare intelligence. Sur base d'un narratif très simple, il évoque des questions comme la différence entre la nature humaine et la nature animale, la culpabilité du renard face à ses instincts, la solidarité, etc. Au final, il forme « *une sombre équipe réunie dans le fracas des armes, la peur de mourir et le chaos du monde* ». Des phrases lourdes de sens à propos des hommes émaillent le récit : « *ces créatures rustres et grossières qu'il convient de fuir comme la peste* », « *Jusqu'où peuvent aller les hommes pour anéantir la vie ?* », « *Un animal ne peut pas devenir comme eux, ce serait la fin de tout* », « *En vous, je ne vois plus l'animal, je ne vois que la bête* ». Subtilité finale : outre une postface tout en humour tendre, l'épilogue est présenté sans



mot, uniquement à travers les splendides illustrations de Thierry Dedieu. Notons que le même Thierry Dedieu a illustré la fable ***Le corbeau et le renard***, de La Fontaine (Seuil, 2016) dans cette incroyable collection « *Bon pour les bébés* » destinées aux 0-3 ans. Des albums grand format, en noir et blanc, aux traits simplissimes, car des spécialistes de la petite enfance ont constaté qu'à cet âge, l'enfant ne distingue que les forts contrastes et qu'il voit mieux le monde en noir et blanc. La célèbre fable a donné lieu à pas mal d'adaptations où le renard est bien souvent le dindon final de la farce. En voici une où, au contraire, il finit par croquer le corbeau après que celui-ci ait voulu vainement redorer son blason : ***Le corbeau et le fromage. Fable à ma fontaine***, de Dominique Descamps (éditions des Grandes Personnes, 2015).

Un autre type de relation avec son environnement met en scène un renard et un arbre dans ***Le cœur des arbres***, de Magali Carot (éditions du Lampion, série Loupiote, 2013). Ce petit livre horizontal au format de poche imagine le dialogue entre ces deux représentants des mondes animal et végétal, vivant une grande proximité en partageant un même territoire, ce qui relève de la majorité des cas, mais aussi une même palette émotionnelle, probablement en lien à des projections anthropomorphiques. Le trait épais à l'encre de Chine de Magali Carot, d'une grande force graphique, traduit avec intensité le vécu de ce renard. De

plus, *Le cœur des arbres* raconte une amitié généreuse où l'un, condamné à l'immobilité, encourage l'autre à vivre son besoin de découverte et d'exploration, pour ensuite revenir le partager. Il y a de la part des deux protagonistes une compréhension mutuelle et un encouragement à réaliser ses rêves, sa destinée.

Pour aider les plus de 4 ans à comprendre et accueillir la perte d'êtres chers, voici un autre album qui parie sur la projection de nos émotions dans la relation animale. Dans *Où es-tu Loup ?*, de Sandra Dieckmann (Père Castor, 2020), Loup et Renarde vivent une amitié formidable et heureuse jusqu'au jour où Loup est saisi d'une prémonition et dit à Renarde : « Promets-moi que tu te souviendras toujours de cette journée parfaite (...) Demain, je brillerai comme une étoile. » Le lendemain, le loup a disparu, laissant la renarde face à l'absence. Seule et complètement perdue, celle-ci court les montagnes et les forêts à sa recherche, l'appelle en vain, puis se souvient. Avec émotion, elle affronte l'inéluctable et le chagrin. Sandra Dieckmann apporte un soin particulier à sa palette graphique pour donner aux paysages montagnards, à la faune et à la flore, aux ciels nocturnes comme diurnes, une force poétique et émotionnelle qui traduit toutes les étapes du deuil : la douleur, l'incompréhension, le manque, sans oublier le retour à la vie et le réconfort puisé dans les souvenirs.



La face sombre des hommes est également abordée et, pour traiter du harcèlement scolaire par exemple, Olivier Dupin et Ronan Badel passent par l'image du goupil dans *Un renard dans mon école* (éd. Gautier-Languereau, 2021), un renard moqueur, violent et voleur, un renard menaçant et prédateur, qui se démultiplie et se transforme même en loups ou en tigres.

Dans *Louve*, de Fanny Ducassé (éditions Thierry Magnier, 2014), une femme-louve on ne peut plus rousse tombe amoureuse d'un loup en costume chic et s'occupe maternellement de cinq renardeaux à qui elle prépare des crêpes. Les illustrations proches du symbolisme allemand renforcent l'étrangeté de ce récit où l'on assiste à un mélange des espèces.

Dans un registre nettement plus rigolo, voici *Oscar et Albert*, de Chris Naylor-Ballesteros (éd. Kaléidoscope, 2022). Oscar, le renard

aux grands yeux étonnés, et Albert l'ours, sont amis et adorent jouer à cache-cache. Un livre tendre sur l'amitié entre deux espèces qu'on n'imagine pas aussi complices dans la nature. Mais qui sait, au fond ?

Des renards tout en animalité

Si le renard apparaît dans ces fictions comme un vecteur d'émotions intéressant auprès d'un public d'enfants, il reste qu'existent des albums où le narratif correspond davantage aux images qui lui collent à la peau et au vécu de l'animal, comme celui de dévoreur de poules. C'est le cas avec ***Un renard : un livre à compter haletant***, de Kate Read (éd. Kaléidoscope, 2019). L'auteure réussit ici la prouesse de combiner le récit avec un texte à compter, en s'appuyant sur une narration visuelle que les enfants suivront aisément. On tourne les pages et apparaissent un renard affamé, deux yeux rusés, trois poules dodues, quatre pattes de velours qui avancent à pas lents... Nous voilà pris au piège du suspense ! Kate Read nous offre un livre d'apprentissage de la numération, en chiffres et en toutes lettres. Elle compte et conte dans une narration servie par des collages peints très expressifs. Ce grand album carré à la mise en page élégante se déroule jusqu'à un renversement de situation inattendu. Il a reçu le label du prix Versele 2022 dans la catégorie une chouette (+ de 3 ans).

La littérature vaut néanmoins souvent par son côté subversif et s'ingénie à renverser les codes. C'est le cas dans ***Le renard et le poulailler***, de Guillaume Meurice et Aurore Damant (coédition Michel Lafon/France Inter, coll. Une histoire et... Oli, 2020). Trois poules bien dodues sont cloîtrées dans leur poulailler et y mènent une vie tranquille jusqu'au jour où un renard s'approche de leur enclos. Il joue de toute sa séduction pour qu'elles le laissent entrer. Le finaud enjôleur se précipite toute gueule ouverte sur l'une d'entre elles, mais unissant leurs forces, elles décident de ne pas se laisser... plumer et font fuir l'intrus dont l'image, en la circonstance, prend un sacré coup dans l'aile. L'humour est au rendez-vous, renforcé par les traits tout en simplicité de l'illustratrice.

Pareil retournement de situation, au risque de contredire les lois parfois impitoyables de la nature et donc d'en « dénaturer » la réalité, apparaissait déjà dans un album plus ancien destiné aux tout jeunes lecteurs : ***Petite Poule Rousse & Renard Rusé***, de Sally Hobson et Vivian French (éd. Pastel, 1995). À nouveau, pas d'interaction avec le monde des humains, même si la poule rousse au cœur de ce récit habite une maison digne d'un de nos intérieurs et aide son voisinage avec son fil, ses aiguilles et sa paire de ciseaux. Ces outils l'aideront d'ailleurs à déjouer les intentions prédatrices du renard, aussi rusé soit-il.

La couverture de *Renard et petit Georges*, signé Thibault Prugne (éd. Margot, 2022) est déjà tout un programme : un petit souriceau juché sur le crâne d'un renard au regard menaçant dans un graphisme visuellement très prenant. Tout ici est question de dévoration. La destinée du souriceau n'est-elle pas de se faire manger par le renard ? Ce dernier y voit même un honneur, une heure de gloire pour le petit rongeur qui ne le voit pas de cet œil. Plus que de ruse, il va ici être question de tendresse complice et d'amitié, mais pourquoi donc avoir affublé ce renard d'un pull rayé totalement inutile ?

Jules et le renard, de Joé Todd-Stanton (Ecole des loisirs, 2019 – prix Libr' à nous 2020), aborde lui aussi la relation d'un renard avec un souriceau sur le même thème du qui mange qui dans la nature. Dans son trou douillettement aménagé comme un salon, Jules découvre qu'il peut être la proie de bien des ennemis : hibou, taupe, blaireau, chien, lapin, fermière, etc. Les lois de la nature vont être chamboulées quand il portera secours à... un renard. On se plaît parfois à rêver à une nature qui se révélerait plus... humaine !

Les puces et le renard, de Laura Bellini (L'atelier du poisson soluble, 2019) a le mérite de nous rappeler que les animaux sauvages à poils sont fréquemment accompagnés de puces. Cet album sans texte, tout en détails et expressions, défie sa narration tel un film d'animation. Le découpage de l'action y est progressif et permet une vraie lecture de l'image. Les plans séquences



se succèdent tantôt dans l'entièreté de la double-page, tantôt sur la page de droite laissant celle de gauche dans un clair-obscur avec des esquisses végétales. Y figurent aussi la numérotation et un nombre correspondant de puces, ajoutant un jeu de comptage à la narration. Les regards expressifs du renard et son langage corporel ajoutent un humour réjouissant.

Des renards d'ailleurs

Un des attraits de la littérature jeunesse est de nous inviter au voyage et à la découverte d'autres cultures. En explorant la production littéraire qui a choisi de mettre le renard en scène, nous avons ainsi mis la main sur des ouvrages qui s'intéressent à ces univers différents du nôtre et qui mettent en avant un rapport particulier au monde du vivant, à la vie sauvage, à l'animalité, celle du renard et d'autres espèces. C'est ainsi que Susanna Isern et Ana Sender, dans *Le Voyage d'Od* (éditions Père Fouettard,

2020), nous immergent chez les Doukha, un peuple nomade de la taïga mongole, avec ses tentes, ses rennes, ses habits rustiques... Le tout est détaillé dans une double page documentaire à la fin. Pour guérir son frère malade, Od doit partir dans la montagne à la recherche d'une plante médicinale, la fleur d'astragale. Il la trouvera grâce à sa générosité, avec l'aide de son renne, d'un aigle et... d'un renard qui va jouer un rôle déterminant dans la quête du remède. Une aventure aux accents chamaniques entre forêts et montagnes qui se veut le reflet d'une possible alliance entre les hommes et le monde animal à travers une nature aussi vaste que sauvage.

Plus réaliste : **Le renard blanc**, de Timothée Le Vél (Kaléidoscope, 2018), place le goupil dans des régions nordiques. Des aquarelles somptueuses nous montre un jeune renard qui quitte son biotope natal, la toundra, pour explorer le monde à l'image de ces renards qui s'enhardissent vers les villes. Si ce n'est que celui-ci s'enfoncé davantage dans la nature sauvage et va pour la première fois de sa vie découvrir la neige. À son contact, il perd sa couleur orange pour un pelage immaculé. Un ours s'en étonne et l'accompagne pour interroger des écureuils, un cerf, un lièvre, un hérisson, un faisan flamboyant qui lui vantent les avantages d'un bon camouflage. Enfin, des oies l'informent sur sa nature de renard polaire. Rassuré, il accompagne l'ours, son nouvel ami, pour hiberner avec lui. L'hiver est

abordé au travers des animaux et de leur transformation durant cette saison. Nous suivons au travers de ce petit renard une sorte de quête, pour trouver une explication à ce phénomène. Avec lui, nous ressentons diverses émotions, entre inquiétude, peur, tristesse, puis soulagement et joie.

Les contes traditionnels d'ici et d'ailleurs, véritable mine en matière de récits destinés à la jeunesse, sont aussi le reflet des images mentales, des croyances, des mythologies que se sont construites telles ou telles cultures. Dans **Contes de Russie**, de Robert Giraud et Sébastien Pelon (Père Castor, 2021), le goupil apparaît dans deux contes. Dans le premier, intitulé *Le renard et l'ours*, le premier propose au second d'unir la force de l'un à la ruse de l'autre. Mais la ruse roule la force dans la farine et la ridiculise. Dans le second, *La maison du lapin*, un renard et un lapin rivalisent à propos de leur demeure. Usant de ruse, le goupil chasse le lapin qui appelle à l'aide un chien, un loup, puis un ours. En vain. C'est un coq qui l'aidera à retrouver son bien. Il est piquant de constater que, quelques soient les latitudes, le renard se voit affublé de caractéristiques similaires, en particulier son intelligence. **Le renard et le tigre**, de Guillaume Olive et He Zhihong (Les éditions des éléphants, 2017), se présente lui aussi comme un conte, voire comme une fable. Son exotisme tient à la mise en présence de deux protagonistes que l'on imagine difficilement se rencontrer dans la nature : un renard face à un tigre

affamé qui rêve de le dévorer. Astucieux, l'animal roux va user d'un stratagème pour convaincre le tigre de sa puissance face à des ours, zèbres, girafes, etc. Le tout sur fond de... savane !

Des renards et des hommes

Pour conclure, nous aborderons quelques albums jeunesse mettant en scène renards et humains lesquels sont de plus en plus souvent amenés à se croiser, notamment dans les grandes villes. *L'enfant renard*, de

Laure Van der Haeghen (éditions HongFei, 2021) commence sur ce registre. Un jeune renard se sent à l'étroit entre les quatre murs d'une maison située à l'orée d'une forêt. Il grogne, couine, jappe pour manifester sa résistance à toute tentative d'apprivoisement. Celle qui l'a accueilli décide à contre-cœur de le laisser s'enfuir. À partir de là, l'histoire prend un étrange tournant où la femme de l'histoire aurait été une renarde et où le renardeau devient à son tour un garçonnet dont l'appel de la forêt continue à exercer sur lui un attrait puissant. Il n'est



pas certain que tous les jeunes lecteurs de cet album en comprennent les ressorts quasi animistes, mais le livre nous plonge dans une atmosphère paisible et onirique par la délicatesse et la précision de ses illustrations proches de la peinture animalière.

Le Petit Renard, d'Edward van de Vendel et Marije Tolman (Albin Michel Jeunesse, 2019), apparaît quant à lui dans un biotope original. Sur une plage que l'on devine nordique, entouré de courlis, avocettes, hui-triers-pies, bécasseaux, mouettes, tadornes, spatules, un petit renard orange flashy fait une chute et sombre dans un rêve. Celui de son enfance où nous le voyons grandir de manière très réaliste. Sans être un documentaire, cet album en dit long sur les premiers jours d'un renardeau. Il découvre mûres et framboises, fleurs des dunes, ver de terre, un faon, le vent, les campagnols des sables... sans oublier un sac poubelle. Un animal hyper curieux, même si son père lui répète : « Trop curieux, mort curieux ! ». Mais la chute a bien eu lieu. Contre toute attente, c'est un petit de « dangereux

humains » dont on lui a appris à se méfier qui va le recueillir et le ramener vers son terrier et sa famille.

Plus réaliste sur les interactions entre le renard et l'homme, **Petit somme**, d'Anne Brouillard (Seuil jeunesse, 2014) met en scène une grand-mère qui met la poussette d'un bébé sur le parvis de sa porte en bord de forêt, ce qui suscite la curiosité d'une foule d'animaux forestiers. Et leur convoitise. Car la grand-mère prépare une alléchante panade. Le côté opportuniste, voire prédateur, du renard mais aussi d'autres animaux, ressort on ne peut plus clairement.

Voici un ouvrage plus militant qui part à la découverte d'un projet étonnant présenté par des animaux qui vivent sur un champ de la capitale européenne. Parmi ces animaux, un renard qui ne supporte plus le bruit, le béton, la mauvaise poussière de la ville où il a choisi de vivre. Un ver, puis un mouton, puis des poules vont lui faire découvrir un lieu où les hommes ont réhabilité la nature.

Au Chant des Cailles, de Sabine De Greef (éd. La Ferme du Chant des Cailles asbl, 2020) raconte du point de vue d'un renard ce projet citoyen qui propose de nouvelles alliances entre les mondes du vivant.

La palme des albums consacrés aux interactions entre l'homme et le renard revient à **La renarde**, de Laurence Bourguignon et Guy Servais (éd. Mijade, 2009). Fuyant des chasseurs, une renarde affolée échoue

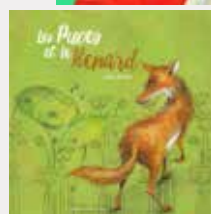


dans un jardin. L'auteur se retrouve face à elle. Un échange de regards, furtif mais profond, scelle entre eux une secrète alliance. Le narrateur la revoit plus tard, en pleine forêt, sous la neige. Vu les grands froids, il s'inquiète pour elle et décide de la nourrir. Les saisons passent et l'animal disparaît. Les deux protagonistes se croiseront à nouveau, dans un cadre plus urbain cette fois, alors que quatre renardeaux sont venus au monde. Encore quelques rencontres à distance et toute la petite famille repart à jamais dans les bois.

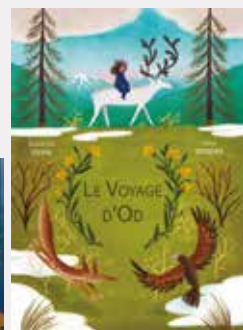
Dans un registre plus accessible et plus enfantin, également au niveau de l'illustration, ***Mon ami renard***, de Carolina Rabei (Père Castor, 2020) raconte la vie à la campagne de Katie, petite fille solitaire. Elle se console en compagnie de ses doudous dont une petite... renarde, Ruby. Alors qu'elle la cherche après l'avoir perdue lors d'un pique-nique, elle tombe sur des empreintes qui

la conduisent à un renardeau... perdu. Un vrai renardeau qui tient le doudou entre ses pattes et qui n'est plus avec sa mère. Katie part donc à sa recherche, traverse plusieurs biotopes, rencontre écureuil, ragondin, lapine et finit par la retrouver. À son tour, la renarde ramène la gamine chez elle où l'attend sa mère. Des complicités se sont nouées, des échanges se sont créés, mais chacun réintègre son univers, son territoire. Après s'être porté mutuellement secours, chacun reste attaché à son mode de vie. Une histoire simple qui, somme toute, en dit long et reprend la conviction exprimée par Nadège Pineau : « Les gens qui veulent du bien aux animaux doivent éviter de créer des attaches avec eux. Nouer de tels liens revient à les placer en situation de dépendance. C'est toute la différence entre l'animal domestique et l'animal sauvage. Le sauvage doit rester sauvage (...) Un renard n'est pas, ne sera jamais et ne doit surtout pas devenir un animal domestique ».

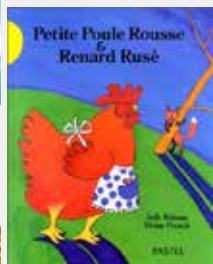
Liste des livres traités



- > *Le Jardin d'Evan*, de Brian Lies (Albin Michel Jeunesse)
- > *L'enfant renard*, de Laure Van der Haeghen (éditions HongFei, 2021)
- > *Où es-tu Loup ?*, de Sandra Dieckmann (Père Castor, 2020)
- > *Un renard : un livre à compter haletant*, de Kate Read (éd. Kaléidoscope)
- > *Le renard et le poulailler*, de Guillaume Meurice et Aurore Damant (coédition Michel Lafon/France Inter, coll. Une histoire et... Oli)
- > *Les puces et le renard*, de Laura Bellini (L'atelier du poisson soluble)
- > *Louve*, de Fanny Ducassé (éditions Thierry Magnier, 2014)
- > *Petit Renard*, d'Edward van de Vendel et Marije Tolman (Albin Michel Jeunesse, 2019)
- > *Le renard blanc*, de Timothée Le Vée (Kaléidoscope, 2018)
- > *Mon Cher Ennemi. Correspondance entre un lapin et un renard*, de Gilles Baum et Thierry Dedieu (Seuil Jeunesse, 2021)



- > *Le corbeau et le renard*, de La Fontaine et Thierry Dedieu [Seuil, coll. 0-3 ans bon pour les bébés, 2016]
- > *Le corbeau et le fromage. Fable à ma fontaine*, de Dominique Descamps [éditions des Grandes Personnes, 2015]
- > *Le cœur des arbres*, de Magali Carot [éditions du Lampion, série Loupiote, 2013]
- > *Petit somme*, d'Anne Brouillard [Seuil jeunesse, 2014]
- > *Oscar et Albert*, de Chris Naylor-Ballesteros [éd. Kaléidoscope, 2022]
- > *La renarde*, de Laurence Bourguignon et Guy Servais [éd. Mijade, 2009]
- > *Au Chant des Cailles*, de Sabine De Greef [éd. La Ferme du Chant des Cailles asbl, 2020]
- > *Mon ami renard*, de Carolina Rabei [Père Castor, 2020]
- > *Le Voyage d'Od*, de Susanna Isern et Ana Sender [éditions Père Fouettard, 2020]



- > *Contes de Russie*, de Robert Giraud et Sébastien Pelon (Père Castor, 2021)
- > *Petite Poule Rousse & Renard Rusé*, de Sally Hobson et Vivian French (éd. Pastel, 1995)
- > *Mémoires de la forêt : les souvenirs de Ferdinand Taupe*, de Mickaël Brun-Arnaud (éditions L'Ecole des loisirs, 2022)
- > *Le renard et le tigre*, de Guillaume Olive et He Zhihong (Les éditions des éléphants, 2017)
- > *Renard et petit Georges*, de Thibault Prugne (éd. Margot, 2022)
- > *Jules et le renard*, de Joé Todd-Stanton (Ecole des loisirs, 2019 – prix Libr' à nous 2020) relation avec un souriceau sur le thème qui mange qui ?
- > *Un renard dans mon école*, d'Olivier Dupin et Ronan Badel (éd. Gautier-Languereau, 2021)

Le malicieux coquin des campagnes

Le renard à travers la fiction
et le documentaire

Peter Anger



© Fondation Hainard

Il n'est guère de mythe aussi répandu que celui du renard rusé et malin qui refuse de se plier aux règles de la société. Il a le charme et l'humour pour lui et même s'il est parfois cruel, il séduit tout le monde sauf les grugés bien entendu. Dans la littérature nord-européenne, il est apparenté à *Till Eulenspiegel* et aux gnomes des contes des frères Grimm. En Chine et au Japon, c'est un renard femelle qui joue des tours à ceux qui se laissent séduire par ses finasseries. La *femme renarde* est une sorcière déguisée, le jour, en une superbe jeune fille. A la nuit tombée, elle invite ses victimes ensorcelées à la retrouver dans sa maison et les soumet à de terrifiants jeux. Un peu comme les jolis et très polis jeunes gens de *Funny Games* de Michaël Haneke, qui se transforment doucement en assassins cruels.

L'antiquité et le haut Moyen Âge

L'animal malicieux qui tient tête aux humains a été représenté sous différentes formes animales : il sera Boto, le lièvre malin des contes africains, ou le coyote farceur qui a donné aux Amérindiens le feu, mais aussi le travail et la souffrance.

Coyotes et renards se ressemblent formidablement et il n'est guère surprenant que son cousin renard incarne le facétieux et irrésistible coquin du *Roman de Renart*, un ensemble de récits médiévaux où les animaux agissent comme des hommes. C'est en 1174 que le petit coquin roux à la queue en panache fait son entrée espiègle dans nos cultures européennes. Le monde des animaux y est le miroir du monde humain. Le roman sert avant tout à critiquer les mœurs et la société de l'époque. Les auteurs se moquent des *gentils* comme des méchants, des chevaliers autant que des pèlerins et des courtisans, et Renart met un doigt farceur

sur l'hypocrisie de l'humanité. Renart y est un redresseur de torts mais aussi un débauché lubrique. Il est le « maître des ruses » et manipule avec virtuosité l'art de la belle parole. Ysengrin, le loup est dupé en permanence par Renart qui séduit Dame Hersent, son épouse.

Le Roman de Renart [1974], une série d'animation pour enfants de Richard Rein donne en 18 épisodes de 5 minutes un aperçu illustré des péripéties du beau parleur médiéval.



Goupil était le terme général donné au renard au Moyen Âge. Renart est le patronyme donné au Goupil dans le roman du

XII^e. Le Roman devint si populaire que l'on abandonna le terme *goupil* pour rebaptiser l'animal *renard*.

Dans le *Roman de Renart*, il y a aussi un corbeau, Tiécelin, qui vole un fromage que Renart parvient à lui dérober. La Fontaine n'est pas loin dont les fables s'inspirent directement du roman médiéval. Le moralisateur français avait lu également Esope, un auteur grec du VI^e siècle avant notre ère. On lui doit 500 fables dont *Le Corbeau et le Renard*, *Le Lièvre et la Tortue*, *Le Renard et les Raisins* ou encore *Le Renard et la Cigogne*. Le Renard y invite la Cigogne à dîner mais lui sert un potage dans une assiette plate. La Cigogne n'en attrape rien avec son long bec. Pour lui rendre son invitation, elle convie le Renard en retour et lui sert un délicieux plat de viande dans un vase au long col étroit. Le Renard revient chez lui affamé comme avant, sans en avoir goûté. « Trompeurs vous serez trompés à votre tour ! ». Tous thèmes que La Fontaine reprendra de sa plume.

En 1610, Isaac Nevelet traduisit 199 fables d'Esope en français. C'est de ce recueil que La Fontaine s'inspira pour rédiger ses propres paraboles où le renard est toujours un roublard coquin, malin et séducteur.

Le renard moderne

Entre le XVII^e siècle de La Fontaine et le XX^e siècle, le renard portera surtout une image de voleur rusé. Les paysans le virent comme un satané détrousseur de poules

oubliant l'immense aide à l'agriculture qu'il offre en régulant les populations de petits rongeurs.

La réputation de voleur sournois lui a collé à la peau pendant des décennies. Il a fallu le regard attentif et objectif, la patience et l'esprit d'analyse des cinéastes animaliers et des naturalistes de la deuxième moitié du XX^e siècle pour que cette image négative soit remise en question.

Empoisonner les petits rongeurs revient en fin de compte à tuer leurs prédateurs par assimilation de proies contaminées. En éliminant les renards, la population des rongeurs explose. On est juste parvenu à massacrer des centaines d'êtres vivants sans effets sur la cause du fléau. Une fois de plus, les hommes dans leur hâte à résoudre les problèmes font pire que bien. La nature se serait régulée elle-même mais aurait exigé pour cela plus de temps qu'il ne faut pour épandre du poison et tourner le dos au problème en se frottant les mains. Et cela a coûté une petite fortune.

Les sales bêtes de Marie Christine Brouard [2003] lui consacre un épisode de son kaléidoscope des espèces sauvages de nos contrées. Elle y explique, sous le regard émouvant de renardeaux affolés (montage image éloquent) toutes les cruautés dont les hommes ont été capables pour tenter d'exterminer celui qui porte la malédiction d'être incompris.

La rage fut finalement éradiquée après une rigoureuse campagne de vaccination. Voilà

donc un grief dont on ne peut plus l'affliger. Disculpé d'être un vecteur de maladie grave, on l'a encore accusé à tort de concurrencer les chasseurs en massacrant le jeune gibier et de dévaster les campagnes. Force est pourtant de reconnaître qu'il empêche surtout la prolifération de petits rongeurs. Francis Staffe en fait la démonstration éclatante dans *Témoin d'un comportement* [2010].

Jusqu'à ce que le cinéma lui confère des lettres de noblesse, le renard a toujours été considéré comme un malicieux nuisible, concurrent des hommes. Et tout ça pour quelques poules... On lui reprochait de tuer toutes les poules du poulailler une fois la porte forcée. On lui aurait sans doute pardonné un chapardage occasionnel pour nourrir ses petits mais là, non : le massacre de toutes les poules du poulailler tient d'une *méchanceté* animale aveugle, disait-on. Peut-être paniqué par les caquètements des volatils terrifiés, a-t-il pensé plus sage de clouer le bec à la basse-cour entière plutôt que de se faire repérer par les appels des volailles. Il y a dans « méchanceté » une volonté de nuire et jamais un animal n'a développé un autre sentiment de prédation que celui qui vise à assurer sa survie et celle de ses petits. Les animaux peuvent être dangereux mais pas méchants.

Le seul renard dangereux et « méchant » (aux yeux des marins anglais du ^{XIX}^e siècle) est le *Renard*, le petit cotre à huniers armé en corsaire à Saint Malo en 1813 par Robert Surcouf. Avec 4 canons et 10 caronades,

le *Renard* captura l'*Alphéa*, un vaisseau de guerre anglais quatre fois mieux armé avec un équipage trois fois supérieur. Quand on sait la réputation portée au petit carnassier roux, baptiser « Renard » son navire corsaire ne devait pas être sans sous-entendu...

Le nuisible pardonné

A ceux qui exercent le blessant exercice de la chasse, trop souvent pratiquée par sport dans une conviction de promotion sociale plutôt que par souci de régulation des populations sauvages, l'excuse du *nuisible* était toute trouvée pour fermer les yeux sur la beauté indomptée de la vie sauvage. Le très court document *Je suis un nuisible* [2017] d'Adrien Favre apporte un soutien admiratif à ceux qui ont abandonné le fusil pour la caméra.

Tout au long du ^{XX}^e siècle, un important exode rural a exporté dans les villes la réputation de nuisible du carnassier à longues pattes. Les citoyens étaient loin d'analyser les comportements du renard. Emportés par des idées toutes faites, par l'ignorance et l'éloignement de la faune sauvage, ils ont bétonné jusqu'à la moitié du ^{XX}^e siècle la mauvaise réputation des canidés sauvages. Bien des renards ont payé un lourd tribut à cette injuste réputation. Il a fallu attendre l'œil passionné de cinéastes animaliers pour faire exploser l'impopularité du petit coureur de poules et lui donner quelques lettres de noblesses.

Certains auteurs lui ont vu un esprit libre et redresseur de torts, une facette que le *Roman de Renart* avait déjà approchée au haut Moyen Âge.

En 1919, Johnston McCulley crée Zorro (Don Alexandro Dela Vega), un vengeur masqué qui cache sa véritable identité pour combattre l'injustice et tous ceux qui maltraitent les faibles. Le roman se déroule en haute Californie au XIX^e siècle. On y parlait espagnol et, si l'on sait que vega, en espagnol, signifie campagne et que renard se traduit par zorro, on pourrait intituler les aventures de Zorro, « Renard, le justicier des campagnes ». Don Diego ne peut dévoiler sa véritable identité de riche noble espagnol, ce qui l'empêche de déclarer ses sentiments pour Anna Maria Verdugo. Plus vengeur que coquin, donc.

Il y eut des renards dans les dessins animés de Walt Disney, bien entendu. Dans *Pinocchio* [1940], Grand coquin est un animal pervers qui vend les petits enfants au cocher de l'île enchantée. Les enfants y boivent de l'alcool et jouent à des jeux malsains. Devenus des mauvais garçons, ils se transforment en ânes et sont revendus dans les mines de sels. Grand coquin est un vrai « mauvais » renard.

En 1943, les studios Disney présentent *Petit Poulet*. Dans la version initiale, expurgée depuis, Renard lit *Mein Kampf* pour découvrir de nouvelles ruses qui toutes n'ont de but que de manger des poulets innocents. Les stèles des victimes emplumées dont



Renard a fait son festin portaient toutes une croix gammée. Encore une représentation de mauvais bougre.

Walt Disney a longtemps hésité à confier le rôle principal d'un long métrage à un renard. Son personnage séducteur libertin et sensuel n'était pas trop bien vu par les prudes Etats-Unis. Il a fallu attendre 1973 pour que sorte le délicieux *Robin des Bois* pour que Renard, bien que filou, devienne un redresseur de torts. A l'époque, les studios émirent des doutes : donner à un coquin voleur l'aspect d'un noble justicier avait occasionné beaucoup de controverses. Atténuant la malignité du personnage, Walt Disney lui a confié une aventure amoureuse heureusement éloignée des pénibles conventions des films précédents. Courtois

et loin de toute grivoiserie, les tendres sentiments de Belle Marianne et de Robin, sous le rigolo chaperonnage de Lady Kluck la poule, sont attachants. Enfin dans *Rox et Rouky* [1981], Rox le renardeau et Rouky le chiot sont amis. Ils ne savent pas encore qu'ils seront opposés quand ils seront adultes comme leur naissance semble le programmer. Leur naïve candeur de jeune animal va être mise à l'épreuve de la destinée imposée par la société des humains. Le film se termine par une désolante mascarade sen-



timentale entre Rox et Vixy au terme de laquelle renard et chien rejoignent chacun leur univers ; une manière évasive pour éviter une conclusion accablante.

Si *Rox et Rouky* annonce une insondable distance entre les animaux sauvages, les animaux domestiques et les hommes, *Fantastic Mr Fox* de Wes Anderson [2009] propose une plongée dans les contradictions sociétales actuelles. On dit de Wes Anderson (*The Darjeeling Limited* - *Rushmore*) qu'il fait du Wes Anderson : ni des comédies, ni des drames, ni des films d'aventure. *Fantastic Mr Fox* est en effet bien difficile à classer.

De toute manière, ce film d'animation représentant de manière anthropomorphique poussée à l'extrême les aventures d'une famille de renards plus humains que nature n'ouvrent en rien une lucarne sur le regard naturaliste que les spectateurs pourraient porter sur le renard. Le film n'en reste pas moins brillant et agréable à visionner.

La plus attachante particularité du petit canidé est certainement qu'il a su éviter tous les pièges des hommes pour garder son indépendance grâce à son incroyable faculté d'adaptation. Toujours, il restera un animal sauvage. C'est cet insaisissable attachement à sa liberté, malgré toutes les difficultés à survivre, qui le rend tellement attachant. Parfois, on aimerait bien vivre ainsi, sans chaînes sociales ni financières et faire face aux exigences quotidiennes sans états d'âmes. Le renard ne sera jamais asservi. Le compagnonnage du chien est séduisant à nous les hommes mais la bête a dû abandonner le vent des grands espaces sauvages pour une commode gamelle, ce que le renard ne semble pas accepter.

« Une fillette avait soigné
Un renard, comme elle, sauvage et
désarmé
Quand il a été guéri, il est reparti
Emportant à son oreille, un anneau
de soleil
Mais il viendra rôder, peut-être,
près du ruisseau
Et tu sauras le reconnaître, à cet
anneau. »

Paroles et musique de Georges Moustaki pour une chanson interprétée par Françoise Hardy pour le téléfilm belge de Teff Erhat **Le Renard à l'anneau d'or** (1975). L'animal sauvage y symbolise l'indépendance inaliénable de la nature. Exclusivement préoccupé par leur avenir égoïste, les adultes du domaine abandonnent à la jeune fille sensible et romantique l'intérêt désintéressé de l'adolescence et le contact imprévisible avec la nature.

L'univers européen, parce qu'il ne se s'occupe pas des mystères de la grande confrérie des canidés mondiaux, balance entre haine et amour pour le renard et le monde sauvage. Pour d'autres peuples, la nature est un compagnon de tous les jours. Chez les Inuits, on dit que si le renard arctique n'a pas de petits, l'hiver sera rude. On peut douter de cette disposition magique. On ne voit pas bien comment un animal pourrait prévoir le temps à venir, mais il indique bien la proximité des hommes et des animaux dans un environnement austère. Tout au plus, le renard accommode-t-il sa progéniture en fonction de la nourriture disponible. C'est déjà une merveille d'adaptation. Et tant pis si la bête se trompe. Ce ne sera que partie remise à la saison prochaine. Les animaux analysent et s'adaptent à la situation ressentie mais sont incapables de prévoir l'avenir. Chez nous, la nature n'est plus une ennemie. Ce sont plutôt les hommes que la nature doit craindre et le renard devient un fantôme de liberté qui porte l'affection de ceux qui regardent les chemins de campagne avec un

œil tendre. Parmi tous ceux qui pratiquent la nature, ce sont les cinéastes, les poètes et les naturalistes, à la recherche de moments intenses, qui en parlent le mieux.

Il y a ceux qui veulent comprendre les liens qui unissent hommes et bêtes. Franck Vigna dans son beau film **L'odeur de l'herbe coupée** [2014] échappe au piège de l'anthropomorphisme en rédigeant son commentaire à la première personne, car nul ne saura jamais comment pense ou raisonne un animal. Le film est un constat réaliste de la très inconfortable situation des renards dans nos campagnes. Pour tenter de le comprendre, pour le protéger ou le détruire, le défendre ou l'incriminer, Frank Vigna présente des témoignages humains. Le propre rapport de l'homme avec l'animal est explicité par des hommes qui parlent de leur expérience. Le renard en la matière est muet.

Il n'y a que dans les fables que le renard s'exprime et encore, au bon vouloir des intentions de l'auteur. Dans le délicat film d'animation de Mark Osborne, le **Petit Prince** [2015], inspiré du *Petit Prince* de Saint-Exupéry, c'est un renard plein de sagesse qui interpelle un petit prince perdu dans un monde où les adultes ont oublié d'être des enfants. C'est aussi une petite princesse qui mène à la redécouverte de la très attachante histoire de Saint-Exupéry. Elle-même tente d'échapper à la stérile destinée totalement dénuée de fantaisie et d'espoir que les adultes lui réservent.



Le conte est beau. Le film est émouvant. Il ébranle nos certitudes. Le renard parle d'apprivoiser pour créer des liens et avoir besoin l'un de l'autre. Voilà qui pourrait résumer notre contrat avec la nature.

« Les hommes, dit le renard, ont des fusils et ils chassent. C'est gênant ! Ils élèvent aussi des poules. C'est leur seul intérêt. Tu cherches des poules ?

– Non, dit le petit prince. Je cherche des amis.

– On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands mais comme il n'existe pas de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi ! »

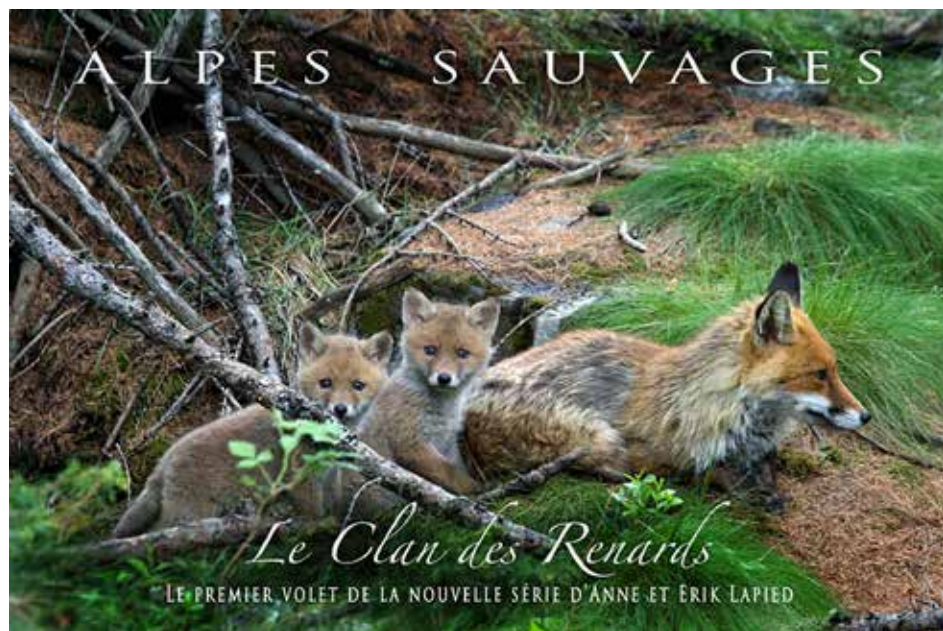
Antoine de Saint Exupéry

C'est encore Saint-Exupéry et son *Petit Prince* qui ont influencé Luc Jacquet quand il a songé à mettre en scène **Le Renard et l'Enfant** [2007] où une petite fille apprivoise un

renard. On pourrait dire aussi : où un renard adopte une petite fille. Film de fiction pure, tourné avec des animaux dressés, il n'en donne pas moins une image intéressante de la nature. L'enfant pénètre l'univers du renard avec des moments de peurs et d'enchantements, avec le temps de l'espoir et celui de la tristesse. Le film, prévu pour les grandes salles obscures et l'enchantement des spectateurs, donne de la nature une image un peu trop édulcorée mais attachante malgré quelques anthropomorphismes. Mais c'est un film de *fiction* au même titre que les dessins animés de Walt Disney où nul ne s'est jamais offusqué de souris parlantes, par exemple. Là où Luc Jacquet a vu juste, c'est que, mis en cage ou simplement dans la chambre de l'enfant, le renard recherche hystériquement la liberté, quitte à se blesser. On peut approcher la nature sauvage, tenter de la comprendre mais certainement pas de la capturer ou de la réduire.

C'est donc dit : pour connaître la nature il faut l'apprivoiser. Voilà ce que fait Roland Rousseau à travers ses films de 5 minutes et notamment dans **Confidences près d'un terrier** [2010]. Le bienveillant homme prend le temps de rester près du terrier pour apaiser la crainte de la bête, installer la confiance et savourer sa propre paix intérieure. Le résultat est plein d'espoir.

Le renard a colonisé tous les milieux naturels. On le trouve dans les bois de Sibérie, dans les plaines de la Beauce française, dans



les forêts allemandes et partout sur le territoire belge.

Pour l'observer dans un de ses environnements les plus rudes, Anne et Eric Lapied ont installé leurs caméras en Isère. Ils se sont spécialisés dans les films de haute montagne. Leurs renards, ceux du *Bel opportuniste* [2015] et du *Clan des renards* [2015] sont savoyards. Nocturne par obligation quand il est en plaine, dans la proximité de l'homme, il est ici diurne et libre. Mises à part quelques rares chasses, ses préoccupations sont d'ordre alimentaire, principalement. Pas de voitures là-haut et très peu d'humains à polluer la splendeur des libres espaces alpins. Par contre, la nature est ici plus rude qu'en plaine : la montagne dort

encore sous la neige épaisse en mi-avril, quand les premiers renardeaux commencent déjà à ramper dans les terriers rocheux. La quête de nourriture dans la neige profonde exige des efforts auxquels il faut se plier en échange de cet éloignement de l'homme. Le film, très naturaliste, montre des renards omnivores et très adroits à se mouvoir sur les pentes rocheuses. Grands mangeurs de campagnols ils se régalaient indifféremment de graines et de myrtilles au grand soleil des prairies de montagne

Parmi les entichés du petit canidé, il y a ceux qui l'aiment et l'admirent. Sylvie Mauricio et Etienne Fontinoy sont de ceux-là, qui approchent l'animal avec respect dans *Dans l'intimité du renardeau* [2002]. Parfois, les

cinéastes l'affectionnent tellement qu'ils lui prêtent des pensées humaines ; anthropomorphisme dangereux mais excusable car mis au profit de la sympathie pour l'animal dans *Songe d'une vie* [2011] de Agnès Georges Joël Brunet, *Trois pattes* [2013] et *Land of Fox* [2011] de Walter Barthélemy où le commentaire est puisé dans *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry. Mais ici, pas d'images trafiquées ni de mise en scène, seulement une très belle réalité documentaire.

On ne pourrait imaginer une forêt sans cerfs ni rapaces ou renards. Dans les **Chroniques de la forêt [TO1785 – 2004]**, quatre films consacrés à tous les intervenants qui pratiquent les bois, Peter Anger lui témoigne son admiration en termes exaltés :

« Ma maison est dans les bois. La nature est dans ma tête.
Depuis la nuit des temps, hommes et goupils se disputent pour une vieille histoire de poules et de lapins. A dire vrai, je les aime bien, moi, ces finauds au museau pointu et lorsque j'arrive à surprendre un court moment de la vie secrète d'un des leurs, j'ai le cœur en joie.
Le goupil a son territoire privé où il peut trafiquer en toute intimité ses petites affaires de renard. Il n'y consent pas de visiteurs. C'est pour ça qu'il pisse sur tout ce qui dépasse pour dire à tout le monde qu'ici c'est chez lui, qu'il n'entend partager

avec personne ses mulots et ses femelles. »

Peter Anger, Les Chroniques de la forêt

La nature sauvage en ville

L'environnement naturel des renards se restreint au profit de l'expansion de l'humanité. Il y a des villes et des routes partout qui étrangent les espaces sauvages. Maintenant que la rage a été éradiquée par la vaccination, la population de renards n'a cessé d'augmenter. A chaque portée, des jeunes doivent conquérir de nouveaux territoires et c'est par les voies de chemin de fer, bordées d'un couvert protecteur, que la faune sauvage a envahi les villes. Une considérable population de renards s'est installée dans les cités. Bien sûr, il y a des autos auxquelles il a fallu s'adapter, des bruits humains et un va-et-vient incessant dans les parcs publics mais il y a aussi de la nourriture à disposition, servie avec la régularité d'un grand restaurant. Les mouettes et les goélands de la Mer du Nord avaient déjà trouvé avantageux de dépendre des poubelles citadines ; les renards ont tout de suite saisi leur avantage sur les trottoirs urbains. Il y a maintenant le renard sauvage d'antan et le renard des villes d'aujourd'hui. La Fontaine en aurait certainement tiré une fable moralisatrice intitulé *renard des campagnes et renard des villes*.



Bruxelles sauvage [2014] de Bernard Crutzen

C'est fait maintenant ; le renard est largement installé en ville et le monde sauvage intègre le pavé des grandes cités. A Bruxelles, dans le beau film de Bernard Crutzen *Bruxelles sauvage* [2014], le surnom du renard est passé de *rusé fripon* à *effronté compagnon*. Ce qui caractérise sa proximité avec l'homme des villes est son manque de craintes, sa cohabitation dénuée de réserve avec les habitants. Il s'agit là d'un phénomène souvent observé : un héron, par exemple, ne se laisse pas approcher en Ardenne alors qu'il ne bronche pas au passage d'un promeneur dans un parc urbain.

Tout a fait acclimaté, il suffit de lui ouvrir la porte de la maison pour que le renard roux entre sans vergogne ni crainte se régaler des croquettes du chat. Approcher la nature

sauvage en nourrissant les animaux est le fantasme de nombreux citadins mais cette pratique comporte un danger : le renard adapte son territoire et la taille de sa famille à la nourriture disponible. Trop nourri, il va donc se reproduire à grande échelle et polluer ceux qui tentent de l'appivoiser. L'animal trouve aussi très pratique de se servir dans les sacs poubelles, une provende distribuée à dates fixes et régulières sur les trottoirs. Et puis, un sac éventré fait moins de bruit qu'une poule égorgée. La ville est un paradis pour canidés : nourriture facile et exclusion de la chasse par décret municipal en territoire urbain.

A force de trouver une manne démesurée à disposition, le renard est de moins en moins méfiant. Il se comporte comme un animal de compagnie mais ne se laisse pas

caresser pour autant. Heureusement, car il ne faudrait en aucun cas qu'il devienne une peluche. Il doit rester aussi sauvage que possible. Même Saint-Exupéry ne parle que de l'appivoiser, jamais de le réduire en dépendance.

Le très beau film de Robert Luque ***Renard des villes, Renard des champs*** [2000] est un hymne au renard. Filmé de jour comme de nuit, dans la campagne autant qu'en ville, le film est très respectueux d'une approche naturaliste de l'animal. Il a l'ambition (réussie) de présenter au spectateur une réflexion sur nos relations avec la nature et ses occupants. Bien que le document ait été tourné en 2000, il est tout à fait d'actualité. La nature change si peu. Elle ne fait que s'adapter à l'homme. Jusque dans les années soixante, l'image de l'animal sauvage, aux yeux des citoyens et

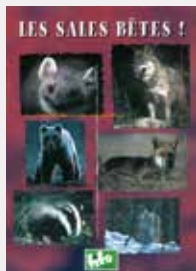
des villageois, a été celle d'une bête malfaisante et sale. La peur de la nature ! Avec les films animaliers, les espaces sauvages ont été apprivoisés progressivement au profit d'une sympathie prudente pour les renards. On n'aime que ce qu'on connaît. On craint l'inconnu.

Opportuniste, malin, capable de profiter de tout ce qui se présente, il semble qu'il y ait aujourd'hui plus de renards en ville que dans les campagnes. En influant dangereusement sur son territoire et sa destinée, ce sont les hommes qui ont fait de lui ce qu'il est aujourd'hui. S'il a connu des périodes proches de l'extermination, il se porte aujourd'hui à merveille. Une population de renards est capable de se régénérer totalement en 4 ans. Il faudra, à l'avenir se résoudre au vivre ensemble et c'est tant mieux pour les amoureux de la bête.

Liste des films mentionnés dans cet article

Les sales bêtes de Marie-Christine Brouard - FIFO (2003 – 52') – T06969

Pendant des millions d'années, un équilibre a existé entre l'homme, la nature et les animaux sauvages. Les hommes connaissaient parfaitement les rythmes naturels et savaient les respecter. Au cours des derniers siècles, le rejet et la peur de la nature se sont installés insidieusement. Peu à peu, les liens ancestraux et intimes que l'homme avait tissés avec le monde dit « sauvage », ont commencé à se rompre : l'homme s'est trouvé des ennemis, des concurrents. Il s'est inventé des nuisibles. Au programme : le blaireau, le putois, la fouine, la martre, la belette, l'hermine, la vipère aspic, le renard roux, l'ours brun, la loutre, le chat forestier, le lynx boréal, le sanglier, le hérisson, la chauve-souris, le loup gris.



Renard des villes, renard des champs de Robert Luque - BETA Film (52' – 2000) – T06640

Le renard, qui connaît une grande répartition géographique, tient un rôle essentiel dans le maintien du bon équilibre de la nature. A la campagne, dans les champs fraîchement fauchés par l'agriculteur, il n'hésite pas à se montrer en plein jour pour capturer les campagnols grâce à sa technique communément appelée « mulotage ». Son extraordinaire capacité d'adaptation lui a permis de s'installer récemment en ville où il trouve un gîte et un couvert confortables. D'après certaines études menées en Angleterre, il serait plus présent en périphérie et au coeur des villes qu'à la campagne... Renard des champs ou renard des villes, la vie du goupil dans toute sa réalité.

***Je suis un nuisible* de Adrien Favre –
Festival International Nature Namur (2'-
2018) – T08680**

Ce court-métrage vise à sensibiliser les publics à la cause animale à une époque où un grand nombre d'espèces risquent l'extinction. Si la chasse est le plus souvent considérée comme un loisir par les sociétés occidentales, elle cherche une justification dans l'idée d'une potentielle régulation des milieux naturels, en éliminant les espèces jugées nuisibles comme le renard. Mais la nature n'a nul besoin de l'Homme pour prospérer et chaque année plusieurs milliers de renards, pourtant très importants pour nos écosystèmes, sont victimes de la chasse intensive. Au centre de la vidéo, un renard qui meurt et un renard qui pardonne. Après avoir péniblement assisté à une chasse au renard étant enfant, le jeune homme décide de ne pas suivre le chemin de son père et fait le choix d'admirer la nature plutôt que de la détruire ; c'est comme si le renard lui avait donné rendez-vous des années plus tard pour lui montrer la voie. Un rituel émouvant qui révèle la force vive des cycles naturels ; et puis c'est bien connu, le renard échappe à tout le monde mais personne ne lui échappe.



***Dans l'intimité du renardeau* de Sylvie
Mauricio et Etienne Fontinoy – Festival
International Nature Namur (5'- 2020)
– T08679**

Deux passionnés du renard nous emmènent sur le terrain dans leurs observations et racontent leur découverte, leur plaisir d'observer la nature.





**Le meilleur des mondes de Franck Vigna
– Festival International Nature Namur
(5' - 2011) – T08672**

Les soirées près du terrier des renards se suivent et ne se ressemblent pas. Ces dernières offrent, à qui voudra les voir, de réels instants de vie sauvage, d'émerveillement et de respect. Rendu coupable de crimes, de larcins et d'épidémies, le renard est traqué sans relâche et sacrifié sur l'autel sanglant d'un loisir d'une autre époque. Ce soir-là, alors que je pensais être le seul à connaître cet endroit...

**Trois pattes de Walter Barthélemi –
Festival International Nature Namur
(5' - 2013) – T0 8674**

«Trois pattes» raconte l'histoire d'une renarde amputée de l'antérieur droit. Mère courage, elle doit élever ses trois renardeaux malgré son infirmité. Au fil des mois, nous suivons l'évolution de cette petite famille. A la fin de l'été, le temps est venu pour les jeunes renards de s'émanciper et de quitter le territoire où ils ont grandi...



**Songe d'une vie d'Agnès Georges et Joël
Brunet Festival International Nature
Namur (5' – 2011) – T08672**

Le Renard roux fait partie des animaux sauvages les plus attachants mais aussi les plus mal aimés. "Le vieux sage rusé" a su déjouer plus d'un piège. Sa vie a été rythmée de rencontres, de bonheurs et de peurs. Un suivi sur plusieurs années a été nécessaire pour vous faire mieux connaître ce petit canidé et son univers aussi beau que dangereux.

**Land of fox de Walter Barthélemi –
Festival International Nature Namur (5'
- 2011) – T08672**

Terre de renard... Une invitation à découvrir ma terre natale : l'Ardenne belge. Alors que l'aube se lève paresseusement, un renard apparaît. La narratrice nous invite à la réflexion. L'homme est intimement lié à la nature. Apprivoiser celle-ci, c'est accepter d'en être responsable. Le renard incarne cette nature sauvage tellement belle et fragile qu'il nous faut apprendre à comprendre et préserver.

**Témoign d'un comportement de Francis
Staff – Festival International Nature
Namur (5' - 2005) – T08670**

Les prairies sont fauchées, et avec elles, la vie semble s'en être allée. Mais pas toute la vie. Pas encore. Soudain à découvert, campagnols et souris sont à sa merci : le renard les croquera à l'envie. Un, deux, trois en une fois, vite il faut rentrer nourrir ses renardeaux affamés.



**L'odeur de l'herbe coupée de Franck
Vigna (35' - 2014) – T0 5755**

Réalisé en Lorraine, ce documentaire donne la parole à tous les acteurs de la vie de renard. Un piégeur, un chasseur, un scientifique, un naturaliste et deux agriculteurs exposent leurs points de vue, pour vous aider à faire le vôtre sur cet animal sujet à tant de controverses. Auxiliaire utile pour les uns, nuisible concurrent pour les autres, le renard laisse peu de gens indifférents, de ceux qui l'adulent, à ceux qui le traquent, le discours est toujours passionnel et passionnant. Un constat de terrain dur et très réaliste sur la très inconfortable place du renard dans nos campagnes. À l'exception des faisans issus d'élevages, tous les animaux de ce film sont libres et sauvages.

Disponible sur internet : <https://www.youtube.com/watch?v=uwixWJ79TLk>



**Bruxelles sauvage de Bernard Crutzen –
Zistoires/RTBF (52' - 2014) – T0 1420**

Pendant deux ans, Bernard Crutzen a découvert, observé, surpris et filmé bien des animaux dans la capitale belge. Le héros de son documentaire est le renard. Tout en gardant certaines distances, l'animal est de plus en plus en confiance avec les habitants, et se rencontre de plus en plus au gré des rues de la ville. Mais Bruxelles accueille d'autres hôtes inattendus, comme le couples de faucons pèlerins qui nichent dans l'une des tours de la cathédrale depuis une dizaine d'années. Les hirondelles effectuent également un retour, tout comme les écureuils, les hérons, les fouines, les tritons, les mouettes.





Le clan des renards d'Anne et Erik Lapied – Lapied films (82' - 2015) – T01960

Il existe au cœur de la Savoie et du Grand Paradis (ou Gran Paradiso, un sommet des Alpes italiennes occidentales) des sanctuaires d'altitude qui concentrent toute la splendeur sauvage des Alpes. Peut-on les imaginer sans le renard et le loup ?

Le film, intégralement tourné avec des animaux libres et sauvages, raconte sur une année, la vie d'un clan de renards de montagne.

Un jour de neige, cinq renardeaux viennent au monde dans un chaos rocheux, à 1.800 mètres d'altitude. Tous ne pourront rester. Comment composeront-ils avec l'aigle royal et le retour d'une meute de loups ? Pourront-ils tolérer le renard vagabond qui empiète sur le territoire ? Pleine de surprises, parfois touchante, cette histoire révèle l'extraordinaire adaptation des renards aux terres d'altitude.



Le bel opportuniste d' Anne et Erik Lapied – Lapied film (58' - 2015) – T0 1271

En quittant le sentier des hommes et de leurs préjugés, Anne et Erik Lapied ont suivi la piste discrète du renard. Cette entreprise les a conduits à une tanière d'altitude au cœur des Alpes. Quatre renardeaux sont nés. Survivront-ils tous aux pièges de la vie en altitude.

Il est un animal aux sens hyper aiguisés, qui chasse aussi bien de jour que de nuit, capable de vivre dans les habitats les plus variés. Il se déjoue aussi bien des hommes que de l'altitude, du froid et de la pente. Son opportunisme et sa grande faculté d'adaptation lui ont permis de prospérer au point de devenir le carnivore le plus répandu de la planète.

Le renard et l'enfant de Luc Jacquet – Bonne Pioche (92' - 2007) – VR0221

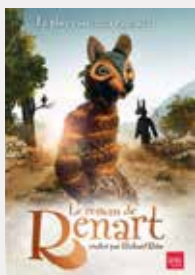
Un matin d'automne, au détour d'un chemin, une petite fille aperçoit un renard. Fascinée au point d'oublier toute peur, elle ose s'approcher. Pour un instant, les barrières qui séparent l'enfant et l'animal s'effacent. C'est le début de la plus étonnante et la plus fabuleuse des amitiés. Grâce au renard, la petite fille va découvrir une nature secrète et sauvage. Commence alors une aventure qui changera sa vie, sa vision et la nôtre...

Un film qui veut constamment nous émouvoir sans y réussir forcément à tous les coups [...] ceux qui en ont envie pourront plonger avec délice dans cette expérience à la fois expérimentale et totalement accessible.



**Le roman de Renart de Richard Rein – INA
[18 épisodes x 5' = 90' - 1974] – VR0631**

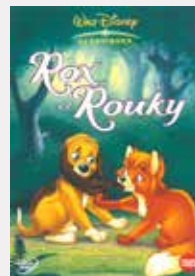
Habile, rusé et beau parleur, Renart le goupil ne manque pas d'imagination quand il s'agit de se remplir la panse : se faire passer pour mort et dépouiller des marchands itinérants, voler ses voisins, s'introduire dans le poulailler de l'abbaye ou piller les fermes des paysans... Même repu, Renart ne partage pas et ne peut s'empêcher de tromper tout le monde, amis et ennemis. Car à Maupertuis, en temps de disette, seuls les plus rusés auront le ventre plein... Adaptée d'un classique de la littérature médiévale, cette série d'animation redonne vie à Renart le goupil, Ysengrin le loup, Tybert le chat, Tiercelin le corbeau et les autres...



**Fantastic Mr. Fox de Wes Anderson –
20TH Century Fox (87' - 2009) – VF0504**

Trois fermiers doivent faire face à un renard très futé à la recherche de nourriture pour sa famille...

Sans verser outre mesure dans le délire à la Esope ou la mièvrerie, ce conte moral, brillant et enthousiasmant, rappelle à qui l'aurait oublié que l'humour est une philosophie de la vie.



**Rox et rouky (The fox and the hound)
de Art Stevens - Ted Berman - Richard Rich – Disney (79' - 1981) – VR7405**

Rox, le petit renard, et Rouky, le chien de chasse, sont deux inséparables amis. Mais ils ne savent pas encore que dans la nature ils sont nés ennemis. Leur amitié sera mise à rude épreuve...

**Le petit prince de Mark Osborne - ONYX
FILMS (108' - 2015) – VP1492**

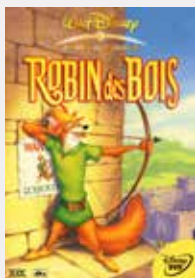
C'est l'histoire d'une histoire. C'est l'histoire d'une petite fille, intrépide et curieuse, qui vit dans un monde d'adultes. C'est l'histoire d'un aviateur, excentrique et facétieux, qui n'a jamais vraiment grandi. C'est l'histoire du Petit Prince qui va les réunir dans une aventure extraordinaire.

Utilisant différentes techniques d'animation (stop motion, dessin animé, papiers découpés), cette relecture du roman de Saint-Exupéry s'avère une réelle réussite formelle et scénaristique



Robin des bois de Wolfgang Reitherman
– Disney (83' - 1973) – VR5524

Robin des Bois, seul espoir du pauvre peuple anglais sous la coupe du cruel prince Jean. Tous les personnages sont « interprétés » par des animaux, ce qui donne à la célèbre légende une touche de fraîcheur nouvelle.



Les chroniques de la Forêt de Peter Anger
– RTBF (2x52' = 104' - 2004) – TM1952

Le document raconte la vie d'une forêt ardennaise au cours des quatre saisons d'une année. Les humains, les animaux et les végétaux participent à la respiration de la nature et posent le décor des activités forestières. A chaque saison correspond pour eux un état ou une activité. Tous sont des acteurs à part entière de la vie en forêt. Ils apparaissent dans le film, chacun à la place qui lui est due, confrontés aux variations météorologiques qui ponctuent les saisons.

Pinocchio de Ben Sharpsteen & Hamilton Luske
– Disney (88' - 1940) – VP3035

Le jour où le fabricant de marionnettes Gepetto fabrique le petit Pinocchio, il formule un vœu : qu'il devienne un véritable petit garçon. Son vœu sera exaucé, et une série d'aventures en découle. Une animation brillante qui sert une histoire pleine de poésie et d'humour.



Remerciements

Cet ouvrage n'aurait pas vu le jour sans le concours de très nombreuses personnes, que nous tenons à remercier vivement.

Philippe Lamotte, Peter Anger et Michel Torrekens pour la rédaction respective des portraits et des chapitres pédagogiques de la publication. Chacun a également effectué des recherches approfondies pour identifier des personnes, des films et des ouvrages afin d'étoffer les différents chapitres sur le renard à travers la fiction et le documentaire.

Cécile Jacquet du Service de la lecture publique de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui a apporté une aide précieuse pour l'identification d'une série d'ouvrages « jeunesse » où l'on retrouve le renard comme personnage principal, avec un focus particulier vers des auteur.e.s belges.

Philippe Ferrière & Frédérique Müller, du Service éducatif de PointCulture qui nous ont aidé à identifier un grand nombre de films (animation, fiction & documentaire) que l'on retrouve dans le chapitre : Le malicieux coquin des campagnes. Le renard à travers la fiction et le documentaire.

Toutes les personnes que nous avons interviewées pour le volet portrait de la publication et qui nous ont consacré du temps et transmis beaucoup d'informations complémentaires, ainsi que des illustrations : Yves Fagnart, Thomas Jean, Myriam Deru, Nadège Pineau & Willy Van de Velde (avec l'aimable accord de Bruxelles

Environnement), Christophe Rousseau, Dimitri Crickillon, Vinciane Schockert (avec l'aimable autorisation du Service Public de Wallonie), Zoé Drion, Rose Delhay & Franco Limosani.

De très nombreuses personnes et institutions nous ont transmis généreusement les croquis, aquarelles et photos qui illustrent la publication, en particulier la Fondation Hainard, Dominique Mertens, Yves Fagnart, Thomas Jean, Franco Limosani, Vinciane Schockert, Christophe Rousseau, Dimitri Crickillon, Philippe Taminiaux, Rose Delhay, Myriam Deru, Willy Van de Velde.

Un précieux travail de relecture a été réalisé par Nathalie Ronvaux, du Service éditorial de PointCulture avec une rigueur très appréciée et Walter Hilgers, ancien rédacteur en chef d'un magazine spécialisé, pour son regard professionnel sur la rédaction des différents chapitres.

Philippe Lamotte, Christophe Rousseau, Christophe Duchesne, Tanguy Dumortier & Marie Madeleine Defago Paroz ont apporté leur aide pour identifier et sélectionner les protagonistes de cet ouvrage, réaliser certaines interviews, fournir des informations et contacts.

Et enfin, la Ministre Céline Tellier et le Service Public de Wallonie pour la confiance qu'ils nous ont apporté et le soutien à PointCulture pour la gestion de la Collection Nature & Environnement.

Crédits

Conception et réalisation

Bruno Hilgers – Service éducatif de
PointCulture

Philippe Lamotte – Journaliste & Biographe/
Portraitiste - www.pretemoitaplume.be

Rédaction

Philippe Lamotte – Journaliste & Biographe/
Portraitiste - www.pretemoitaplume.be

Peter Anger – Auteur & Réalisateur

Michel Torrekens – Journaliste au Ligneur

Relecture

Nathalie Ronvaux & Walter Hilgers

Graphisme

Hélène Grégoire – www.misenpage.be

Editeur responsable

Tony de Vuyst, place de l'Amitié, 6 – 1160
Bruxelles

PointCulture – juin 2022

dépôt légal : D/2022/3590/2

ISBN : 978-2-87147-441-8

Une publication du service éducatif de
PointCulture, réalisée avec le soutien de la
Ministre Céline Tellier ayant en charge de la
Conservation de la nature en Wallonie

Crédits photos & illustrations

Avec l'aimable autorisation de
reproduction de la part de Yves Fagniat
(www.yvesfagniat.com), pages : 1^{er} de
couverture, 10, 13, 15, 16 & 17.

Avec l'aimable autorisation de reproduction
de la part de la Fondation Hainard pour
les œuvres de Robert Hainard
(www.hainard.ch), pages : 2, 9, 79 & 93.

Avec l'aimable autorisation de reproduction
de la part de Dominique Mertens
(www.dominiquemertens.com), pages :
81 (Dominique Mertens © Les Carnets de
Céleste) , 82, 83, 85, 87 & 88
(Dominique Mertens © Usborne).

Pages 11, 12, 14, 27, 28, 34, 35, 36, 37, 38, 40,
42, 44, 48, 55 & 71 : Bruno Hilgers

Pages 18, 19, 20, 22, 25 : Thomas Jean

Pages 21 & 24 : Frédéric De Norman

Pages 26, 28, 30, 32 & 35 : Willy Van de Velde

Page 42 : Myriam Deru

Pages 44 & 47 : Christophe Rousseau

Pages 49, 50 & 52 : Dimitri Crickillon

Pages 57 & 63 : Vinciane Schockert

Pages 58, 60, 70, 72, 74, 75, 76, 77 & 78 :

Franco Limosani

Pages : 64, 68 & 69 : Rose Delahaye

Page 67 : Mireille Van Ruymbeke

Page 68 : Pascale Briffoz Ernotte

Page 65 : Philippe Lamotte

Avec le soutien de
la



Wallonie

Unique canidé indigène de la faune belge à l'exception du loup, le Renard roux (*Vulpes vulpes*) est un animal bien connu parmi les naturalistes, chasseurs et gestionnaires de la faune sauvage à la campagne comme en ville. Véritable patrimoine culturel (que l'on pense aux innombrables fables, contes et proverbes rédigés à son sujet), il fascine les uns et les autres par sa taille relativement conséquente, sa robe rousse aux traits subtils et ses mœurs discrètes. C'est qu'à force d'être pourchassé au fil des siècles, le « goupil » a fini par mettre au point mille astuces lui évitant le sort peu enviable réservé par certains.

Aujourd'hui, l'animal retrouve ses marques de noblesse, notamment à la faveur de découvertes scientifiques, d'efforts de sensibilisation couronnés de succès et d'une présence urbaine aux contours parfois étonnants. Résultat : son image de voleur de poules a... du plomb dans l'aile. Bien malin.e, finalement, celui/celle qui peut se vanter de le connaître d'une manière exhaustive.

Le présent ouvrage donne la parole, dans un premier temps, à une série d'experts ou d'artistes qui, à divers titres, l'approchent régulièrement dans leur pratique professionnelle ou au fil d'itinéraires souvent passionnés, admiratifs, émerveillés : scientifique, photographe, garde forestier, soigneuse, dessinatrice, aquarelliste, éducateur à l'environnement, etc. Grâce à eux, le renard se laisse découvrir sous des facettes largement méconnues. Le cahier pédagogique, ensuite, en deux parties, aide à mieux comprendre comment le renard est perçu et (re)présenté à travers de nombreuses œuvres cinématographiques et selon les époques. Enfin, sa place dans la littérature jeunesse fait l'objet d'un large panorama avec illustrations et références concrètes.

